LA COLONISATION

— BIEN FAITE —

PAR LES OUVRIERS

— ET LES —

TRAVAILLEURS

" Emparons-nous du sol "

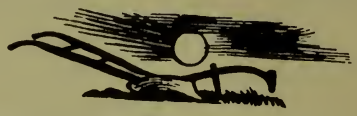
SACHONS EN TIRER PROFIT

PAR UN ANCIEN COLON

IMPRIMÉ PAR P. LAROSE
St-Roch, Québec.

1897

The EDITH *and* LORNE PIERCE
COLLECTION *of* CANADIANA



Queen's University at Kingston

LA COLONISATION

— BIEN FAITE —

PAR LES OUVRIERS

— ET LES

TRAVAILLEURS

" Emparons-nous du sol "

SACHONS EN TIRER PROFIT

PAR UN ANCIEN COLON

IMPRIMÉ PAR P. LAROSE
St-Roch, Québec.

1897

AVANT-PROPOS

PATRIOTISME RAISONNÉ

Plusieurs journaux de la province viennent de publier un appel chaleureux à la charité publique, en faveur de la colonisation. Cet article très méritoire est signé *Alfred*. Celui-ci a vu de ses yeux la misère de bien des colons ; il travaille à alléger cette misère. Son cri de détresse, son appel à la bonne volonté d'un chacun seront entendus. Il est certain que grand nombre de colons ont beaucoup souffert par le passé et que, dans bien des centres de colonisation, un trop grand nombre souffrent encore, malgré les appels périodiques et le zèle de tant d'âmes charitables, à la tête desquelles se trouvent nos Evêques et notre clergé. *Alfred* admet cependant que, malgré ce que l'on a pu faire, un nombre considérable de colons finissent par se décourager et par s'expatrier. N'y a-t-il pas là un vice à corriger dans notre système de colonisation ?

Cette peinture, si vraie qu'elle soit, est loin d'être encourageante. Il faut à tout prix chercher des moyens plus efficaces que par le passé d'aider la colonisation et de la diriger. C'est ce que veut *Alfred*. Celui qu'il suggère consiste surtout à s'organiser, par tout le pays, de manière à ramasser les objets plus ou moins inutiles dans nos familles, chez les marchands, etc. ; de souscrire, de faire des bazars ; enfin systématiser la charité publique au profit de la colonisation, comme on le fait avec succès dans tant d'endroits, au profit de la mendicité, des œuvres de charité en général, et de ceux qui, par force majeure ou autrement, se trouvent dans le plus grand dénûment.

J'admire le zèle d'*Alfred* et de nos compatriotes qui pensent comme lui. Comme eux, je veux que toutes les misères soient soulagées, autant que faire se peut. Cela dit, on me permettra bien d'objecter *in toto* à la colonisation basée principalement sur la charité publique ! Qu'est-ce donc que la colonisation ? Est-ce surtout un moyen *pratique* d'écarter de sa vue des affamés, plus ou moins méritants, dans l'espoir que la charité organisée viendra peut-être à temps pour les empêcher de mourir de faim et de froid, dans les endroits plus ou moins inaccessibles dans lesquels on les aura entraînés, souvent par de trop

belles promesses ? La colonisation n'est-elle pas plutôt une industrie, exigeant absolument pour son succès des qualités exceptionnelles, d'économie, de courage, d'énergie persévérante, d'intelligence et de vigoureuse initiative ? Et, comme pour toute autre industrie, ne faut-il pas à son succès un certain *avoir*, qui assure d'abord les moyens d'existence, quelque modestes soient-ils, jusqu'à ce que la récolte, fruit de l'industrie jointe à l'agriculture, vienne enfin couronner le travail long et opiniâtre du colon ? Si ce qui précède est vrai—et qui en doute ? — n'est-il pas également vrai que nous avons fait par le passé et que nous faisons encore actuellement, peut-être, beaucoup trop de colonisation à rebours ; ce que nos gens appellent, vulgairement, de la colonisation de *quêteux*, par des *quêteux !* N'est-ce pas là une erreur radicale, une perte d'argent, en charités mal placées, et un découragement pour les vrais colons d'avenir ?

J'espère que l'on ne verra pas dans ce qui précède, une dépréciation quelconque de la colonisation et des colons. On se détrompera, en songeant au fait que j'ai moi-même été colon et que je m'en fais gloire ; que j'ai défriché, brûlé et nettoyé l'emplacement même sur lequel j'ai bâti ma modeste demeure, de plusieurs années. Je m'honore encore d'avoir dans ma famille un bon nombre de colons, de mon temps, qui sont maintenant parmi les meilleurs habitants de leurs paroisses respectives. Cela dit, je me crois en droit d'affirmer que la colonisation bien entendue, celle qui enrichit le pays aussi bien que les colons, c'est, d'abord, autant que possible, l'exploitation profitable de la forêt, par des hommes exceptionnellement courageux et compétents—en vue de l'agriculture à hautes récoltes, à faire économiquement en terres neuves. La colonisation est comme l'agriculture une occupation très honorable, qui doit faire vivre modestement, sans doute, mais librement toujours, ceux qui s'y livrent avec intelligence, persévérance et une véritable économie de temps, d'argent et d'efforts.

Pour ceux là, c'est l'acheminement rapide vers une aisance véritable et complète, à échéance assez prochaine. De pareils hommes méritent que l'on s'occupe d'eux, que l'on soit même en mesure de les aider au besoin à surmonter des difficultés imprévues ; qu'on leur assure de l'ouvrage pour leur permettre d'attendre des récoltes profitables, lesquelles font quelquefois défaut dans les premiers défrichements. Organisons - nous donc, par un bon système financier, qui permettent de se rembourser des avances faites, et laissons à la mendicité et aux grandes œuvres de charité, leur seule et unique ressource. Voilà, au moins, ma manière de voir.

Dans ma vie, j'ai eu l'occasion de suivre de près bien des colons à l'œuvre. A côté de la misère et du dépeuplement, dans un trop grand nombre de nouvelles colonies, j'ai aussi rencontré un bon nombre d'hommes qui ont réussi à s'implanter dans la forêt

avec des ressources pourtant très restreintes ; qui ont cependant toujours vécu honorablement du fruit de leur travail, sans songer un seul instant à appeler à leur aide la charité publique. Ces hommes ont élevé de nombreuses familles, ont établi leurs enfants autour d'eux dans une modeste aisance et sont aujourd'hui des piliers dans leurs paroisses respectives, pour tout ce qui est bien et bon. Ces jours derniers encore, j'ai reçu l'hospitalité dans une famille canadienne dont j'ai vu le premier établissement dans la forêt, il y a une trentaine d'années. Arrivé à l'improviste, j'y ai été reçu avec effusion, dans un confort véritable et complet. Mais à chaque pas, j'avais le plaisir de constater combien de travail intelligent ce confort avait demandé au père, à la mère et aux enfants. L'abondance règnait, et cependant rien n'avait été acheté de ce qui peut se faire dans la famille. L'économie la plus scrupuleuse avait été par le passé et était encore la règle partout. Aussi avait-on pu donner une excellente éducation aux enfants, et établir à quelques pas de la maison paternelle le fils aîné, dans une aisance aussi complète qu'on peut le désirer à la campagne. Deux filles sont religieuses, dont la plus jeune est supérieure d'une maison d'éducation aux Etats-Unis, et la cadette, le pilier de la même communanté dans cette province. Voilà ce qu'ont fait, et ce que peuvent faire, pour eux-mêmes et pour le pays,—j'insiste sur ce point,—des colons économes, intelligents et industrieux, même avec des commencements infiniment restreints. N'allons donc pas humilier de pareilles énergies, des vertus aussi héroïques, en leur proposant un système qui ferait dévier en leur faveur l'organisation de la charité. Contentons-nous, comme colons, d'utiliser cette suprême ressource seulement dans les cas urgents de malheurs privés ou publics.

D'un autre côté, les progrès de la colonisation ou de l'agriculture étant si intimement liés à la prospérité générale, il est certainement du devoir de tout bon citoyen d'étudier, dans la mesure de ses forces, tout ce qui peut en assurer au plus tôt le succès. Malgré les grands et nobles efforts qui ont été faits dans les diverses parties du pays à coloniser, et, les succès indubitables qui ont été obtenus, il faut bien admettre que notre système de colonisation laisse infiniment à désirer. Espérons que le nouveau département de la colonisation et des mines qui vient d'être créé dans la province pourra aider, grandement même, à rémédier aux défauts qui, d'ailleurs, ont déjà été signalés plusieurs fois. Espérons aussi que chacun des candidats, dans toutes les divisions rurales de la province, s'engagera d'une manière très formelle, à donner aux grandes questions d'intérêt général un appui réel et cordial, sans y mettre de " partisannerie " politique. De fait pour nous tous, catholiques et Canadiens-français, n'y a-t-il pas un terrain neutre, où les vrais patriotes peuvent s'unir comme un seul homme, travailler de concert et

sans arrière-pensée, au bien public ? Ce terrain n'est-il pas tout indiqué, pour chacun de nous, dans le maintien de nos droits religieux et sociaux ; puis dans le progrès de l'éducation, de l'agriculture et de la colonisation ? Que l'on me permette de le dire ici bien haut : Quelle force, quelles bénédictions divines nous seraient données si les vrais catholiques dans cette province pouvaient enfin s'unir, sur ce terrain si large, si honorable et si fructueux !

En ce qui a trait au progrès de la colonisation, voici à mon avis ce qui presse le plus : 1° Une étude vraiment consciencieuse et éclairée nous faisant connaître les diverses parties de la province où la colonisation peut se porter avec le plus de fruits ; 2° Une organisation religieuse, chargée d'étudier dans le détail le meilleur mode de groupement des colons, de les aviser, les encourager et les aider au besoin, dans leur patriotique mais difficile entreprise ; pourvu que ces colons offrent quelque garantie de stabilité, par leur caractère et leurs aptitudes au travail. Ici je fais une pose et j'insiste particulièrement sur ce point, qu'un colon notoirement incapable n'a pas sa raison d'être dans une colonie,—c'est un frelon dans la ruche !—4° Procurer aux colons, au plus tôt, des communications aussi faciles et aussi avantageuses que possible; 5° Enfin, étudier avec grand soin les moyens financiers à prendre pour aider, au besoin, des colons d'un mérite reconnu et offrant par leur travail déjà fait une garantie absolue, pour les sommes dont ils peuvent avoir un besoin absolument pressant, en vue d'un profit certain.

Mais s'il est une chose qui presse, plus que tout le reste à mon avis, c'est d'empêcher à l'avenir que de véritables voleurs dévancent les colons de bonne foi pour s'emparer, en leur nom personnel et aussi au nom de leurs parents et amis, des plus beaux lots de terre dans la future colonie, non pas en vue de les défricher, ce qui serait parfaitement légitime, mais en vue de spéculer sur la plus-value que les colons de bonne foi donneront ainsi aux lots des absents, tout en souffrant et peinant, pendant plusieurs années, à cause de ce système absolument intolérable, lequel a existé pourtant et existe encore à un haut dégré, dans toutes nos colonies.

Le sujet de la colonisation bien faite est trop vaste pour être traité brièvement. Pour ma part, j'ai voulu répondre à l'appel sympathique d'*Alfred*. A mon tour, je fais appel aux hommes d'expérience en cette matière, afin que chacun puisse apporter, dans sa charité, une pierre à cet édifice essentiellement national, lequel est de nature à étendre, même dans d'immenses proportions, les limites fructueuses de la province de Québec.

AGRICOLA.

L'AGRICULTURE

— PAR —

LA COLONISATION

PREMIÈRE VEILLÉE

Mes chers ouvriers,

Un vieux cultivateur, ancien colon, vient solliciter, de temps à autre, le soir à la veillée, une place à votre foyer, afin de causer, en famille, de colonisation. Il désire vous parler, bien sérieusement, des avantages qu'elle offre aux travailleurs courageux et intelligents qui veulent se créer, de leurs propres mains, un chez soi ; jouir librement des beautés et de la prodigalité de la nature ; vivre d'une manière parfaitement honorable mais modeste, sous l'œil de Dieu, continuant pour ainsi dire l'œuvre de la Création, en société avec le Créateur lui-même !

Il veut vous prouver qu'en mettant ainsi, dans un avenir très prochain, votre famille, quelque nombreuse qu'elle soit, à l'abri du besoin, il vous sera également donné de former de vrais citoyens, vigoureux, intègres, utiles à eux-mêmes, à leurs familles et à leur pays, plus sûrement et mieux que par tout autre moyen connu. En cela, le cultivateur seul partage avec le colon cette belle et grande mission, qui leur permet d'abord d'être essentiellement utiles à eux-mêmes et à leur famille, puis indispensables à la société toute entière. Car, est-il nécessaire de vous le rappeler ? Le cultivateur n'est-il pas, après Dieu, celui qui donne à la société " le pain quotidien ? " Voilà ce nous semble, — pour tous ceux qui travaillent péniblement au jour le jour, sous des maîtres qui ne sont pas toujours aimables, dans une atmosphère le plus souvent très malsaine, —

une perspective des plus encourageante, malgré les sacrifices et le travail très ardu que la colonisation impose, surtout dans les premières années d'établissement. Car il ne s'agit pas, mes bons amis, de vous tromper, et de vous faire paraître les choses plus attrayantes qu'elles ne le sont véritablement. Au contraire, il importe de vous dire la vérité toute entière, afin que vous jugiez cette question si importante, en pleine connaissance de cause.

*
* *

Bien que la colonisation offre des avantages tout particuliers aux jeunes gens assez forts et assez courageux pour l'entreprendre, nous nous adressons également à ces pères de famille, pleins de cœur, qui voient grandir autour d'eux leurs enfants, souvent entassés dans des demeures bien étroites, dans des quartiers encombrés, de la ville ou des grands villages, où les enfants sont constamment exposés à des maladies contagieuses de tout genre, à de graves accidents ou, ce qui est pis encore, à faire les plus dangereuses rencontres. A ces bons pères si dévoués qui, malgré leurs sacrifices et leur travail incessant, ne peuvent pas espérer raisonnablement d'établir tous leurs enfants autour d'eux en parfaite sûreté, qui sont eux-mêmes exposés, un jour ou l'autre, à tomber dans la gêne, peut-être la misère, à la suite de quelque malheur public ou privé : un accident, un incendie, une grève, ou à un chômage trop prolongé ; —à chacun d'eux il importe de prouver que la colonisation, faite avec intelligence activité et persévérance, offre tout d'abord, et pendant la vie entière, un attrait particulier, dont on ne se fait guère d'idée à la ville ; surtout une garantie d'avenir moral autant que matériel, que les plus grands succès de fortune à la ville ne sauraient jamais assurer.

Bien qu' " Un vieux colon " n'aie pas grande expérience personnelle de ces choses, il a cependant rencontré des hommes très riches qui avaient fait en *ville* une fortune considérable, et qui eussent sacrifié volontiers une grande partie de leurs biens, afin d'éviter les chagrins, et souvent les déshonneurs, que leur causaient leurs enfants. Oui, chers pères de famille, s'il est quelque chose que nous devons apprécier plus que tout le reste, c'est la satisfaction bien grande de sentir tous les jours que, par notre exemple, nos travaux de chaque instant, nous assurons l'avenir moral et matériel de nos enfants, d'une manière plus sûre et plus utile que ne le feraient pour eux les seuls biens de la fortune ?

*
* *

En matière de colonisation, les choses ont bien changé, pour le mieux, dans ces dernières années. Autrefois la colonisation était infiniment plus difficile à faire qu'aujourd'hui. Elle demandait pour son succès une énergie et un esprit de sacrifice touchant, même de bien près, à l'héroïsme. N'oublions pas qu'il y a quarante à cinquante ans,

un bien grand nombre de colons ont dû faire, les uns dix lieues, d'autres vingt, même trente lieues et plus, sans chemins tracés, afin d'arriver aux nouvelles colonies : du Saguenay, du Lac St-Jean, du St-Maurice, du Nord de Montréal ;—celles plus éloignées encore, de la Lièvre, de la région du Haut Ottawa, de Témiscamingue, etc ;— puis au Sud : des Cantons de l'Est, de la Beauce, de la frontière du Maine jusqu'au Nouveau - Brunswick, comprenant les immenses régions à l'Est—Nord-Est de Québec, jusqu'à Bonaventure et la Gaspésie. Il n'était alors nullement question de chemins de fer pour conduire les colons, comme on le fait si facilement aujourd'hui, à quelques milles de leur future exploitation. Souvent c'était l'isolement pendant des années ; la nécessité absolue de se suffire à soi-même, presqu'en toutes choses ! Et cependant, pour qui visite maintenant ces colonies, de vingt à cinquante années d'existence, combien de belles et riches paroisses ont ainsi été créées ; combien d'institutions de tous genres, qui sont une véritable bonne fortune pour les paroisses qui les possèdent, une richesse et une gloire pour notre province ;— combien même de nouveau diocèses, où la forêt règnait presque partout à cette époque peu reculée : Chicoutimi, Pontiac, Rimouski et même Sherbrooke. Combien d'hommes courageux, n'ayant pour tout capital qu'un grand cœur, une bonne tête et des bras robustes, ont suivi d'abord la seule trace des commerçants de bois ; montant en canot, faisant de nombreux, difficiles et souvent très dangereux portages, vainquant en un mot, de jour en jour et à l'année, des difficultés sans nombre ; se contentant pour leur nourriture, de ce que pouvait leur donner la pêche et la chasse, puis gagnant quelques provisions de bouche, et les ustensiles indispensables pour leur travail, dans les chantiers ? Ces colons avaient à compter exclusivement sur le travail intelligent et incessant de la mère de famille et des enfants, pour pourvoir au vêtement ; travailler la laine et le lin ; obtenir du poulailler, du jardin, de l'étable et de la basse-cour, les choses indispensables à la vie, ou procurant les délicatesses d'une table bien servie, au besoin.

Aujourd'hui, on peut l'affirmer sans crainte de contradiction, la colonisation, toute rude qu'elle puisse être, est plutôt comme une véritable partie de plaisir, si on la compare aux difficultés qu'il fallait surmonter, il y a à peine trente ans, et dans toutes les directions, — d'accès si faciles aujourd'hui !

*
* *

Dans ces circonstances, est-ce trop demander aux jeunes gens vigoureux et pleins de courage, de ne pas encombrer davantage les villes et les centres manufacturiers, où les chances de rester pauvres toutes leur vie, ou malhonnêtes et en conséquence misérables, sont si grandes ? N'auront-ils pas plutôt l'énergie de se tailler dans la forêt un établissement qu'il ne tiendra qu'à eux de rendre pros-

père ? Combien de centaines et de milliers d'autres hommes ont commencé, il y a trente ans et moins, dans des conditions bien plus difficiles, et qui sont aujourd'hui à l'aise, rendant service à leur famille, dotant, comme je viens de le dire, leurs paroisses respectives d'institutions qui font leur bonheur et la gloire du pays !

***

Quant aux maîtres ouvriers, ceux qui exercent un métier également utile à la campagne comme à la ville, leur présence dans une nouvelle colonie serait bientôt comme une bénédiction pour ceux qui les entourent. Tout en défrichant, et plus tard en cultivant la terre, leurs connaissances spéciales dans leur métier en feraient leur vie durante, des hommes de bon conseil, des *piliers* dans leurs paroisses respectives. Donc, aux jeunes travailleurs, comme à ceux dans la force de l'âge, mais portant déjà la couronne qui appartient aux pères de famille dignes de cet honneur, nous répéterons que dans la colonisation est l'avenir, au moins pour un grand nombre ; c'est-à-dire, pour les courageux, les travailleurs émérites, les hommes persévérants, ceux de jugement et d'initiative, qui ne se laisseront pas décourager par les obstacles, mais qui, au contraire, se sentiront grandir par les victoires qu'ils obtiendront, à la suite de leurs travaux et de leurs efforts bien dirigés.

***

Quant à tous ceux qui ne se connaissent pas ces mâles vertus, qui n'auraient pas le courage de les acquérir, nous leur dirons bien sincèrement, du fond du cœur : " Mes amis, la colonisation n'est pas faite pour des hommes de votre trempe. N'allez pas l'essayer ; vous vous y décourageriez. Vous seriez dans le bois encore plus malheureux qu'à la ville. Et s'il vous fallait un jour tomber dans la misère, et peut-être mendier votre pain quelque part, vous seriez bien moins à plaindre à la ville, ou dans les vieilles paroisses, qu'au milieu des nouvelles colonies!"(1)

***

En voilà assez, n'est-ce pas, pour une première veillée. Si le sujet vous intéresse, je reviendrai bientôt, avec plaisir, vous parler cette fois du mode de colonisation qui offre le plus de succès et le moins de difficultés. Je toucherai également aux questions qui assureront au plus tôt l'avenir de la famille.

Cependant, avant de vous dire *bonsoir*, je crois intéresser surtout les ouvriers des villes en leur disant que, moi aussi, je suis né à la ville. J'y ai gagné ma vie péniblement, pendant quelques années. Mais je vous affirme que du jour où je me suis fait colon, à l'âge de vingt ans, j'ai éprouvé une satisfaction incomparable; bientôt, une santé plus robuste, et malgré un travail incessant, des jouissances que la forêt et la campagne seuls peuvent donner. Aujourd'hui, après plus de quarante ans de travaux à la campagne, le plus

(1) En parlant de colonisation par des *quêteux*, c'est exclusivement à cette classe d'incapables que l'auteur a l'illusion. Il dira plus loin comment les pauvres, ayant les qualités voulues, pourront réussir comme colons.

grand chagrin que je pourrais éprouver, ce me semble, serait d'être forcé d'aller passer mes dernières années à la ville, loin des champs que j'ai appris à aimer. C'est donc un vieux praticien et un ami sincère de l'agriculture et de la colonisation qui veut s'entretenir avec vous.

Mais bonsoir, au plaisir de vous revoir !

DEUXIÈME VEILLÉE

Mes chers travailleurs,

Dans notre première veillée nous avons encouragé de toutes nos forces les hommes vraiment courageux et persévérants à se tailler un chez soi dans la forêt. Nous leur en avons montré les nombreux avantages, pour eux-mêmes et pour leur famille. De plus, nous nous sommes efforcés de faire comprendre à ceux qui qui n'ont pas les vertus nécessaires pour réussir dans la forêt, que leur place n'est pas là ! En effet, une colonie réussira d'autant mieux qu'elle sera bien choisie. Il importe donc de choisir les colons avec grand soin, afin qu'ils profitent plus rapidement des avantages considérables qui leur sont maintenant offerts. Il faut à l'avenir que la province puisse concentrer ses forces sur les localités qui offrent aux colons sérieux les plus grandes chances d'un succès rapide et absolument certain. Ce qu'il faut à la colonisation c'est la concentration des forces, l'union des cœurs, une marche en avant, afin que tous les coups portent, et que le succès des premiers rendus en encourage bien d'autres à suivre le sentier battu.

Depuis quelques années, les missionnaires agricoles ont fait de la colonisation une œuvre diocésaine, bénie et fortement encouragée par *l'Ordinaire*. Chacun des diocèses de la province a maintenant ses missionnaires agricoles. Il sera donc plus facile que par le passé de choisir d'avance des contrées absolument propres à la colonisation ; d'y faire faire des arpentages et le tracé des chemins indispensables. Puis l'Evêque choisissant lui-même et d'avance dans son clergé le prêtre colonisateur ayant les grâces d'état et les aptitudes nécessaires au succès, le colon sera sûr d'un appui constant qu'il est impossible de donner à moins de concentrer ses forces autour d'une croix d'abord, et bientôt d'une chapelle régulièrement desservie, quelque modeste que soit ce service religieux, dans les premières étapes de la colonie.

*
* *

Coloniser par groupes le plus possible, après avoir préparé d'avance la voie aux colons bien choisis, voilà un avantage réel, sur lequel insisteront plus que jamais tous les hommes expérimentés s'occupant du succès de

la colonisation. Il y a déjà bon nombre de colonies ainsi organisées, avec leur missionnaire résidant. Chacune de ces colonies offre des avantages réels à bon nombre de colons sérieux et compétents. Des chemins tout faits permettent d'atteindre les extrémités de la plupart de ces colonies. Il y en a ainsi dans tous les centres de colonisation que nous avons nommés dans notre première veillée : La région de Chicoutimi ; celle du Lac St. Jean, avec son chemin de fer et ses bateaux à vapeur qui conduisent maintenant le colon sur les différentes rivières qui se déchargent dans le lac ; le Saint Maurice, en arrière du chemin de fer des Piles ; le Nord-Ouest de Montréal, où un chemin de fer conduit les colons jusqu'à *Labelle*, à 102 milles de Montréal. D'ici le colon a le choix sur un vaste réseau de colonies en formation. Plus loin encore, partant d'Ottawa, un chemin de fer conduit les colons à 75 milles environ dans l'intérieur, dans la direction de la colonie des RR. PP. Oblats, à Maniwaki. De là de bons chemins vont dans plusieurs directions, jusqu'aux derniers chantiers, à vingt ou trente lieues plus loin. Or, dans toutes ou presque toutes nos nouvelles colonies, plus on s'approche des chantiers éloignés, plus les produits agricoles du colon ont de valeur réelle. Plus loin encore, à l'extrémité ouest de la province, on trouve une branche du chemin de fer du Pacifique, puis des bateaux à vapeur qui conduisent les colons jusqu'à l'extrémité du grand lac Témiscamingue, d'où rayonnent plusieurs nouvelles colonies, dans une prospérité vraiment remarquable.

*
* *

Au sud du St-Laurent nous avons, comme centre de colonisation, l'immense district de Beauce, traversé par plusieurs nouveaux chemins de fer. Plusieurs nouvelles paroisses, et un plus grand nombre encore de nouvelles colonies, y marchent rapidement vers un avenir assuré. Le grand chemin Taché, sur une longueur de 60 lieues au moins, relie la Beauce au comté de Gaspé, à quelques milles de l'Etat du Maine, ou de la province du Nouveau Brunswick. Il y a sur tout ce parcours un certain nombre de centres de colonisation, que savent utiliser le trop plein des très nombreuses paroisses situées du long du fleuve St-Laurent, à partir de Québec, à deux et trois rangs en profondeur, en arrière du fleuve. Deux chemins de fer importants relient le St-Laurent au chemin Taché ; le premier partant de la Rivière-du-Loup et se raccordant aux voies ferrées du N. Brunswick ; l'autre, l'Intercolonial qui longe le golfe jusqu'à Matane, puis se dirige vers la Baie des Chaleurs, ouvrant ainsi à la colonisation l'immense vallée de Métapédiac. A la Baie des Chaleurs commence le nouveau chemin de fer qui traverse le comté de Bonaventure, sur toute sa longueur, et se dirige vers Gaspé, qu'il atteindra bientôt, à l'extrême

nord est de la province, sur le golfe St-Laurent.

N'est-ce pas chers amis, que vous avez à choisir sur un nombre amplement suffisant de centres de colonisation? Cela peut même être pour vous un véritable embarras. S'il ne nous appartient pas de vous dire où aller, à nous qui écrivons pour tous les travailleurs qui peuvent songer à coloniser, à quelque partie de la province qu'ils appartiennent, nous avons le plaisir de vous informer que vous trouverez soit à Montréal, soit à Québec, des bureaux spéciaux de colonisation, tenus par des hommes très compétents et absolument dévoués, qui se feront un devoir de vous renseigner exactement sur les centres spéciaux de colonisation les plus à votre portée et vous offrant les avantages que vous cherchez. C'est donc à ces agents, de Montréal et de Québec, que vous devez vous adresser quand le temps sera venu pour vous de vous choisir définitivement un ou plusieurs lots, pour vous-même, pour certains membres de votre famille ou pour quelques amis, tous en état de coloniser sans retard les lots que vous aurez ainsi choisis pour eux.

*
* *

Avant de traiter cette question fort importante de la colonisation faite par une réunion de familles ou d'amis, je veux vous mettre en garde sur un sujet qui intéresse les colons au plus haut dégré. Par le passé, bon nombre d'amis de la colonisation se sont choisi des lots dans la forêt avant d'être prêts à les occuper. En cela, sans doute, la plupart agissaient de bonne foi. Souvent même ces lots étaient choisis par des amis trop zélés, au nom de colons qui n'étaient nullement en mesure de coloniser dans les délais voulus par la loi. Or, voici ce qui arrive toujours en pareil cas. Le colon de bonne foi commence à defricher son lot. Les lots voisins sont pris, mais non occupés. Bientôt le colon a besoin d'un chemin, d'une clôture de ligne, d'un fossé et d'une décharge; puis de découvert, aussitôt que les ensemencements se font du long d'une ligne entre voisins. Mais le voisin n'arrive pas. Impossible même, le plus souvent, de savoir où le trouver. Il arrive que plusieurs lots dans la même concession sont ainsi sans occupants. Bientôt le colon de bonne foi souffre des dommages considérables, sans voir jour à se faire rendre justice. Après de nombreux déboires et des démarches infructueuses, il faut que le colon soit particulièrement courageux s'il n'abandonne pas un lot aussi mal avoisiné. Tout homme d'expérience en matière de colonisation sait que les grains sont exposés à geler aussi longtemps qu'un désert considérable n'a pas été fait et que le terrain n'a pas été égoutté convenablement. Or, une récolte gelée, c'est une année perdue ! Il est donc du plus haut intérêt pour la colonisation que les terres se défrichent d'une manière régulière, sur une étendue considérable à la fois. Il s'en suit que le colon aurait tort

de se choisir un lot, avant d'être prêt à le défricher dans les délais voulus par la loi ; et, à l'avenir, des mesures rigoureuses seront prises pour mettre fin à un système qui a créé tant d'embarras, d'injustices et de découragements par le passé.

*
* *

Voilà une veillée déjà avancée. Je veux cependant vous dire ce soir combien il importe pour le futur colon de se renseigner à fond sur plusieurs questions d'un intérêt majeur. En étudiant ces questions avant de partir pour le bois, on évitera bien des déboires et peut-être des découragements absolument ruineux. Nous parlerons en détail de ces questions dans nos prochaines veillées, si vous avez la patience de m'écouter encore. Ainsi, pour cette fois, bonsoir et au plaisir de vous revoir.

TROISIÈME VEILLÉE

Bonsoir, mes bons amis! Tiens, — mais vous m'attendiez donc ce soir ?—Et, je ne vois ici parmi vous que de rudes travailleurs, d'honnêtes lurons, bien charpentés et bien décidés à se tailler, sans plus de retards, une petite *seigneurie* dans la forêt d'où les paresseux, les sans cœur et sans talent seront poliment mais sûrement écartés. Allons tant mieux. Il n'y a vraiment pas de place dans le bois pour les peureux, les lâches ou les frelons! Ainsi donc, c'est entendu, pas de colonisation par de futurs *quêteux*, au moins parmi notre bande! Mais, en avant! les hommes de cœur, les forts en bras, les honnêtes gens qui ne craignent pas un peu de misère, en attendant que leur *seigneurie* les fasse vivre largement, eux, leur bonne et belle (future ?) Josephte, et toute la petite famille à venir.

J'ai ce soir le plaisir de vous dire que j'ai rencontré ces jours derniers un vrai missionnaire agricole. Il a entendu parler de nos veillées, et il nous promet, de la part de Mgr. l'archevêque, que vous ne serez pas négligé, au point de vue religieux et social, une fois dans le bois. Il m'assure qu'il ne manquera pas de jeunes prêtres, pleins de force, de lumière et de dévouement, qui ont hâte de vous rejoindre, de vivre de votre vie, puis de vous suivre de près, afin de vous encourager toujours, et de vous conserver aussi bon garçon que faire se pourra,... jusqu'au temps où vous aurez des filles à marier, et alors... vous serez devenus trop sage pour songer à faire des fredaines! Mais parlons sérieux! Je vous ai déjà dit combien il importe de regarder en avant, et de bien réfléchir avant de faire le grand saut. Car ce n'est pas une petite affaire que de laisser

les vieilles paroisses, et surtout la ville, pour aller s'établir définitivement en pleine forêt! Nous allons donc étudier ensemble, dès ce soir, ce que devrait faire le futur colon, afin de mener rondement et sûrement ses travaux, une fois établi sur son lot.

*
* *

Mais avant de s'établir, il faut d'abord le choix du futur lot, et ce n'est pas une petite affaire. On dit vulgairement : " Tel que l'on fait son lit on se couche." Or se choisir un lot c'est se faire un lit, pour soi et pour sa famille, pendant plusieurs générations, s'il plaît à Dieu. Donc, on ne saurait y mettre trop de soins. Se consulter en ces matières avec un homme du métier, connaissant d'avance la localité; visiter avec lui les lots sur lequel on a le choix, nous paraît une précaution indispensable. Soyez sûrs que l'argent ainsi employé sera un argent bien placé, mais en ceci comme en bien d'autres, " l'union fait la force " et aussi l'économie la mieux entendue. Supposons par exemple, que vingt ou trente colons soient disposés à coloniser dans la même région : Pourquoi ne choisiraient-ils pas, parmi eux, deux ou trois délégués ayant toute leur confiance, et les qualités voulues. Ces délégués s'entendraient d'abord avec le bureau de colonisation le plus rapproché, soit de Montréal, soit de Québec. Ces agents de sociétés diocésaines de leur province ecclésiastique respective, ne manqueront pas de faire leur possible, toujours, mais ils sentiraient combien il importe de faire un suprême effort, quand il s'agira d'une association régulière de colons. En pareil cas, il est tout probable qu'ils se chargeront de trouver eux-mêmes l'explorateur le plus compétent de la localité, sur laquelle la nouvelle colonie devra être dirigée. Puis, comme cet explorateur connaîtra tout probablement, d'avance, les divers lots à prendre dans sa localité, il n'y aura pas de fausse démarche, de temps et d'argent perdus. C'est là, ce nous semble, le système par excellence. On visiterait plus de bons lots qu'il n'en faut pour chacun des associés; les délégués en feraient un rapport par écrit, si possible, sur des notes prises chaque jour et pour chacun des lots visités, et ce rapport serait signé par l'explorateur, aussi bien que par les délégués, avant de se séparer. Le rapport une fois reçu et approuvé par les futurs colons, il n'y aurait plus qu'à tirer chacun des lots au sort, pour rendre pleine et entière justice à chacun, autant que faire se peut en ce bas monde! Voilà à notre avis du moins, le meilleur procedé à suivre, dans une affaire si délicate et si importante. Si quelqu'un connait un meilleur système, il est instamment prié de nous le faire connaître, sans retard et sans gêne. Nous le discuterons volontiers et avec reconnaissance.

*
* *

Voilà donc une grosse affaire d'ébauchée : Le choix de la localité, puis des lots, pour chacun des associés, futurs colons. En-

core une fois, rien à notre avis de plus utile que l'association, en matière de colonisation, puisqu'il y a dans ce système une économie très considérable d'abord, de temps et d'argent, et infiniment moins de difficultés à surmonter, et de tout genre, pour chacun des futurs colons. Autrefois, faute de bureaux réguliers et bien organisés de colonisation, pareille suggestion était bien difficile à méner à bonne fin. Et cependant, sans les HÉBERT, les CHAPAIS, les DUMAIS, les DELAGE, les PILOTTE et tant d'autres associés, où en serait, même anjourd'hui peut-être, la colonisation au Saguenay et au Lac St-Jean? Ces grands patriotes, dont je ne crains pas de signaler ici les noms, nous ont donné, il y a plus de quarante ans déjà, une leçon, sans pareille peut-être, un vrai modèle à suivre. Oui, un modèle de sagesse, de dévouement porté jusqu'à l'esprit de sacrifices les plus pénibles et les plus complets. Il me semble que l'histoire du Canada redira leurs travaux avec peut-être plus d'éloges encore que n'en méritent mêmes les premiers colons français venus en ce pays. Car, sans vouloir diminuer en rien les sacrifices de ces derniers, il est certain que pour la plupart des chefs, l'espoir d'un gain même considérable n'était pas étranger à leurs démarches. Au contraire, la société de la colonisation du district de Kamouraska, dont le vénérable curé Hébert, de si douce et si aimable mémoire, était le président, avait surtout, sinon uniquement en vue de placer, en sûreté, le trop plein des vieilles paroisses du bas du fleuve St-Laurent; d'assurer ainsi l'avenir des jeunes cultivateurs, tout en développant de leur mieux les richesses latentes de notre beau pays. Et au fond, leur grand espoir était de tourner les yeux vers le nord de la province et barrer ainsi, dans la mesure de leur force, le chemin déjà trop facile de l'émigration aux Etats-Unis. Car ces patriotes instruits et éclairés, n'ignoraient nullement les ressources agricoles immenses, et beaucoup plus faciles d'accès pour eux de la vallée du Lac Témiscouata et de celle-ci, à celle de la Métapédiac! Qu'on nous permette d'exprimer ici l'espoir que cette superbe épisode nationale, de l'ouverture du Lac St-Jean à la colonisation sera bientôt écrite, dans ses commencements si difficiles et comparativement si couteux. Combien de nos jours, la colonisation deviendrait facile si de pareils hommes et des dévouements aussi intelligents se mettaient, à l'instar des patriotes de Kamouraska, au service de nos sociétés nationales actuelles, les sociétés de colonisation des provinces ecclésiastiques de Montréal et de Québec, fondées et bénies par NN. SS. les évêques de la province de Québec toute entière.

* * *

Nous avons dit plus haut comment se choisir chacun un lot, avec le moins de risques et de dépenses. Mais qu'est-ce qu'un bon lot? Pour nous, un lot est excellent s'il contient environ deux tiers de bonne terre cultivable, et un tiers de bonnes

forêts, d'essences diverses. Cette partie, à laisser en forêt peut être très rocheuse, ou même un peu marécageuse, sans le moindre inconvénient, pourvu que le bois y soit de bonne qualité et en pleine production. Du bois sur une terre, il en faudra toujours, pour le chauffage et pour les constructions à venir. Je sais, trop bien, qu'en général le colon considère la forêt comme son pire ennemi. Il la détruit sans miséricorde. Eh bien, mes bons amis, à ma connaissance personnelle les bonnes forêts ont centuplé de valeur depuis trente ans, partout où il y a un moyen de les exploiter par un chemin de fer. Dans un grand nombre de nouvelles paroisses, ainsi favorisées par des communications économiques, les terres à bois valent déjà plus que les meilleures terres faites. Et sans être prophète, j'ai la certitude que dans vingt-cinq ans d'ici, au plus, nos forêts ainsi desservies, vaudront trois fois plus qu'aujourd'hui. N'ayez donc pas peur des terres à bois. Conservez-les plutôt très précieusement, comme le meilleur héritage que vous pourriez laisser à vos enfants. Si par hasard un des lots dans votre réserve contenait beaucoup de bois et peu de terre colonisable, il serait bon de l'acheter entre deux voisins, d'y faire les défrichements voulus par la loi, et d'en conserver la forêt avec grand soin.

*
* *

Quant à l'étendue de terre à défricher, pour les besoins d'une famille ordinaire, je suis d'avis que cent arpents, dont un tiers en forêt, suffiront amplement, aux besoins du père et même du fils aîné. N'oublions pas qu'un seul arpent carré, bien défriché et bien cultivé, donnera toujours plus de profits réels que trois arpents mal faits et mal cultivés. Prenez donc de suite, mes bons amis, la résolution de toujours faire du mieux possible tout ce que vous entreprendrez. Vous en aurez de suite une plus grande satisfaction et, dans l'avenir, un meilleur profit, d'année en année. En terre neuve, le difficile c'est de sarcler, brûler et nettoyer. Souvent ces opérations ne réussissent bien qu'après avoir égoutté une terre trop humide. Cela fait, c'est un vrai jeu, comparativement parlant, de semer et de récolter, surtout si la terre neuve est semée en bonne graine d'herbages, le plus tôt possible. Les animaux feront la terre, sans grands frais additionnels, et pareilles terres resteront fructueuses pendant des générations, pourvu qu'elles reçoivent les soins voulus. Et cependant, qui n'a pas vu comme moi, dans la plupart de nos nouvelles colonies, de pauvres colons travaillant comme des esclaves à sarcler, bûcher, brûler d'année en année, tandis que leurs terres repoussaient en forêt, derrière eux et malgré eux. Ceux-là n'égouttaient pas les bas fonds, ne semaient pas de graines fourragères, n'avaient pas d'herbe et pas d'animaux. Voilà le secret de bien des insuccès en colonisation.

*
* *

Mais, allons donc ! Nous voilà en plein défrichement, et notre

cabane n'est pas faite ; le terrain n'est pas déblayé ; le premier coup de hache même n'est pas donné ! Comme il est facile, n'est-pas, de faire par la langue ou par la plume seulement les choses les plus difficiles ! Je serai plus prudent une autre fois ! Mais voilà l'heure arrivée de se dire bonsoir. Si le bon Dieu me donne vie et santé, je me reprendrai, d'un peu plus haut cette fois. Nous causerons de la future cabane à construire, et du confort que l'on peut se donner ainsi, à bon marché, avec de bons bras et de bonnes haches, surtout si quelques amis également bien disposés font en commun ces premiers travaux, jusqu'à ce que la première famille complète ait à prendre possession. Dans ce cas on n'aura plus qu'à se reprendre en commun un peu plus loin, en se rendant mutuellement et de bonne grâce le temps prêté. Nous parlerons également du premier ensemencement. Oh, mes amis, qu'il est agréable de voir sortir de terre, en bonne saison, ce que l'on a semé, après avoir transformé de ses mains la forêt en jardin, ou en champ cultivé ! Mais bonsoir ; que le bon Dieu bénisse nos projets et nos futurs travaux !

QUATRIÈME VEILLÉE (1)

Un correspondant qui signe *Défricheur* fait, dans *La Vérité* du 3 avril, plusieurs affirmations qu'il importe de contrôler. Ainsi, n'est-ce pas aller trop loin quand il dit : " L'œuvre de colonisation n'est dirigée par aucun système pratique et efficace." Notre collaborateur *un ancien colon* démontre au contraire que le système actuel, tout en laissant beaucoup à désirer, est dans la bonne voie. Depuis la Confédération, la colonisation a dû passer par des épreuves nombreuses, mais elle a été systématisée. Ainsi, entre autres employés publics qui se sont dévoués à cette œuvre, nous devons rendre hommage à M. Siméon Lesage d'abord, puis à son digne et très habile assistant feu M. Fontaine, ancien directeur de la colonisation, qui ont contribué, plus que personne peut-être, au développement de la colonisation dans le Lac St-Jean, le nord et l'ouest de Montréal, le St-Maurice, les Cantons de l'Est, la Beauce et tout le bas du fleuve St-Laurent, sur les deux rives. Leur œuvre est vraiment magnifique, si l'on tient compte des difficultés sans nombre qu'ils ont dû éviter, ou surmonter. Ils ont fait ce qu'ils ont pu. A d'autres de faire mieux. Depuis 1867, des sommes fabuleuses ont été dépensées. On a sillonné la province de grandes voies de communication d'abord, puis de chemins de fer, expressément en vue de la colonisation. On a fait des explorations et des arpentages dans toutes les directions, sur un immense territoire, presque inconnu jusque là. Puis enfin, on s'est appliqué avec le plus grand succès, à faire arriver l'industrie laitière, et les

(1) Nous avons cru utile d'insérer ici l'article qui suit, signé *Agricola*.

millions de piastres qu'elle rapporte jusqu'aux colonies les plus éloignées. N'est-ce pas là une " œuvre pratique et efficace ". " un système " qui fait même grand honneur à la génération actuelle de nos hommes publics? Ajoutons que M. Lesage a été l'un des promoteurs les plus actifs de nos sociétés de colonisation et qu'il est encore aujourd'hui un des directeurs les plus influents de la société de Québec. N'allons donc pas oublier de pareils dévouements, *l'œuvre* d'une vie entière, parce qu'elle a été faite avec une modestie exemplaire !

Cela dit, nous admettrons volontiers que notre système de colonisation laisse encore infiniment à désirer. Nous espérons que *Défricheur* pour un, sera satisfait de cette déclaration et qu'il se mettra à l'œuvre, sans retard même, afin de faire connaître dans *La Vérité*, les moyens pratiques de faire disparaître les causes du mal qu'il signale.

Défricheur voudra bien remarquer qu'*Agricola* n'a jamais prétendu qu'un colon avait besoin de $300 à $400 pour s'établir en pleine forêt. Bien au contraire. Entendons nous là-dessus tout d'abord. *Agricola* ne demande qu'une chose : Que nos magnifiques forêts, nos excellentes terres à défricher ne soient plus dévastées, trop souvent pillées, comme par le passé, au nom de la colonisation, par de pauvres malheureux affamés, sans connaissance du métier, sans talent et, trop souvent, sans l'énergie nécessaire pour prendre les moyens que la divine providence offre à chacun de nous, en règle générale, de gagner notre pain quotidien, à la sueur de notre front sans doute, mais enfin de le gagner, pour nous même d'abord et, généralement, pour le soutien d'une famille, à créer et à former A. M. D. G. ! Disons-le sans crainte et répétons-le sans cesse, s'il le faut : La *plaie* d'un trop grand nombre, dans la province de Québec, c'est de ne pas savoir économiser ; c'est même de dépenser au-delà de ses moyens ; de se donner des plaisirs trop coûteux pour ses ressources ; de perdre trop facilement son temps et son argent. Une seconde plaie, presque aussi grande ; c'est de s'imaginer tout savoir à fond, sans avoir rien appris, ou voulu apprendre. C'est le mal du cultivateur et des colons, en général, aussi bien que des ouvriers : Or nous l'affirmons positivement, ce n'est pas dans cette classe, malheureusement fort nombreuse, qu'il faut choisir les colons qui méritent notre aide et nos sympathies. Mais nous le demandons aux hommes de jugement et de bonne foi, est-ce qu'un homme de 20 ans et plus, qui a toutes les qualités voulues pour se tailler un patrimoine à même le domaine public, ne peut pas, généralement du moins, ou économiser d'avance quelques piastres, ou se faire aider par les parents qu'il a fidèlement servis jusque-là, puis en gagner ou même en emprunter quelques autres, de manière à se défricher, avec la plus stricte économie, le tout petit lopin de terre, cultivé avec intelligence, nécessaire à la vie d'un homme tout seul, en attendant

qu'il l'agrandisse suffisamment pour s'associer une compagne en tout point digne d'un pareil chrétien et d'un pareil citoyen ? Et, nous le demandons encore, combien d'hommes de cette trempe parmi la masse de nos colons découragés ? Mais combien, au contraire, se découragent parce qu'ils n'ont pas les qualités nécessaires au succès ? Ici nous répondons : Au moins neuf sur dix, sinon davantage. A notre avis voilà le véritable mal. Il faut donc faire en sorte que cette immense majorité d'incapables soient éloignés de la forêt le plus possible, jusqu'à ce qu'ils aient acquis des habitudes bien enracinées d'ordre, d'économie et de travail intelligent et persévérant. Qui dira que nous avons tort d'être aussi exigeant ?

Défricheur affirme qu'avec $300 à $400 on peut " se procuver des ferme à demi défrichées, dans des localités organisées et ayant des voies de communication, ce qui permet de s'exempter les plus dures années que le défricheur ait à passer dans une colonie nouvelle. *De plus, ces fermes leur coûtent moins cher que celles qu'ils pourraient défricher eux-mêmes, sans tenir compte de tous leurs travaux, de tous leurs labeurs et de toutes leurs privations.* " A notre avis, il est bien évident que les terres ainsi offertes à vil prix ont été défrichées par des hommes incompétents, autrement ce serait la preuve que la colonisation est un métier de dupe, chose que personne n'est disposé à prétendre, ce nous semble. Non: mais le principal vice de notre système, à notre avis du moins, c'est qu'un trop grand nombre de colons incompétents perdent leur temps et leur argent ; que de plus, ce qui est pis encore, ils détruisent, dans une proportion formidable, la valeur intrinsèque du domaine public. Pour ne citer qu'un exemple de cette destruction, déplorable à tous points de vue, combien de colons mettent le feu à la forêt, sans prudence comme sans scrupule et, afin de se sauver un peu d'ouvrage, *brulent* ainsi par un temps bien trop sec des bois superbes, et ruinent du même coup la partie la plus riche et la plus difficile à remplacer, l'humus du sol. Qui ne se rappelle ces feux de forêts dévastateurs, détruisant tout sur leur passage, maisons, granges, moissons, paroisses entières, forêts à perte de vue, enfin enlevant, dans leur épouvantable furie, des vies infiniment précieuses. Voilà trop souvent l'œuvre des sans talent, des sans cœur et sans jugement, — de malheureux trop nombreux qu'on a peut-être contribué—au moyen de la charité publique ou privée—à parquer dans nos forêts. De grâce, cessons au plus tôt pareille erreur ! Puis, aidons de toutes nos forces les colons compétents.

Défricheur, évidemment, en veut beaucoup au marchand de bois. En cela, il a peut-être raison de dire qu'*Agricola* n'a pas autant d'expérience qu'il lui en faudrait. D'ailleurs qui est parfait, même sous ce rapport, en ce bas monde ?—Tout de même, *Agricola* est lui aussi un ancien colon. Il a défriché une terre

considérable ; mais où le commerçant de bois était passé avant lui. Si *Défricheur* peut signaler un remède aux entraves apportées à la colonisation par le commerce de bois, et que ce remède ne soit pas pire que le mal, il aura rendu à la province un service incalculable. Qu'il n'oublie pas cependant, que l'exploitation de la forêt est une des principales ressources de la province, et que les revenus nets qu'elle donne peuvent être doublés et même triplés, dans un avenir prochain. Or, chacun admettra sans doute que la province ne saurait pas se passer de revenus. La colonisation au contraire, *telle que nous la faisons*, ne rapporte aucun revenu quelconque. Elle coûte chaque année des sommes fabuleuses, si l'on tient compte des dépenses qu'elle entraîne, et surtout de la dévastation systématique de la forêt, par la négligence trop générale des colons, par leurs découragements, et très souvent par l'abandon total de leurs travaux. *Agricola* a fait dans *La Vérité* il y a environ deux ans, la démonstration. d'un dépeuplement déplorable, même dans nos grands centres de colonisation. Donc, ce qu'il nous faut chercher, ce sont les moyens de faire de la colonisation prospère, et pour le colon et pour la province !

Nos lecteurs seront sans doute heureux de l'approbation que donne *Défricheur* à l'idée émise d'un prochain congrès, en faveur de la colonisation, qui aura tout probablement lieu bientôt, au moins pour la province ecclésiastique de Québec D'ici là, nous prions tous les amis sérieux de la cause de bien vouloir coucher par écrit leur suggestions, afin que ces *mémoires* puissent être étudiés, même d'avance si possible, par des comités spéciaux chargés d'en soumettre les conclusions à l'étude et à l'approbation du congrès réuni.

AGRICOLA.

CINQUIÈME VEILLÉE

La semaine dernière, j'ai laissé la parole à *Agricola*, dont je partage absolument les opinions. C'est donc lui qui a fait les frais de notre quatrième veillée. Reprenons maintenant le sujet où nous l'avions quitté. Il s'agissait de se rendre à notre lot et d'y construire notre première demeure. Or, pour cela, un chemin est bien commode sinon indispensable ; et cependant, pour un colon qui a pu se rendre à son lot par un chemin ouvert, il y en a certainement des centaines qui ont dû porter à dos leurs effets, à travers un sentier de pied, qu'ils ont dû tracer eux-mêmes le plus souvent et pour des lieues entières. C'est ici, chers amis, qu'en colonisation l'union est si utile. Elle le sera, en toutes choses ; même quand le coq aura été placé sur le clocher de la belle église que vous vous construi-

rez ensemble, et bientôt j'espère, un de ces jours. Oui, soyons unis, chers compatriotes canadiens ; sachons nous aimer,nous entendre et nous endurer mutuellement. Le profit, comme le plaisir sont à ce prix.

*
* *

Eh bien, mes amis, j'ai des idées bien arrêtées là-dessus. Je voudrais par exemple voir quatre bons lurons s'associer, pour prendre des lots qui se touchent, dans un rang double. Je suppose qu'ils ne sont pas mariés ; ou, s'ils le sont, qu'ils auront laissé la famille en paix, entre bonnes mains, jusqu'à ce qu'il y ait, sur le nouveau lot, du pain dans la huche, du lard dans le saloir, des patates dans la cave, des pois et des fèves dans le grenier. Et tout cela va venir plus tôt que vous ne l'espériez peut-être, si vous voulez bien m'en croire et essayer ce que je vais recommander. Maintenant, commençons par le commencement. Voilà donc que trois ou quatre ouvriers se mettent en société pour se diviser les petites misères de l'arrivée dans le bois, et pour en rire et en badiner, sans gêne. Les lots sont choisis. Le temps d'arriver, le plus convenable, est vers la fin d'août, si l'on peut ainsi choisir. On peut alors coucher à la belle étoile sur des branches de sapin, pour une nuit, deux même, puis se construire un campement couvert de branches de sapin, encore, ou d'écorces de bouleau, pour s'y mettre à l'abri de la pluie ; cela fait, allons ! hache en bois pour l'abattis, où sera placée la future maison ; car, chers amis, à trois ou quatre, vous pouvez, vous devez même vous construire une maisonnette, assez charmante, qu'envierait un beau prince et même une princesse, si par hasard il leur arrivait de s'écarter, sur le soir, dans les bois environnants. Pareil accident s'est déjà vu, pournombre de Prince et de Roy même, puisqu'il y a dans la province tant d'excellentes familles portant ces noms, dont les ancêtres ont dû être des coureurs de bois dans leur temps.

Voilà donc les éclats *qui en font du feu*, sous la poussée de vos haches. Mais de grâce, n'abattez pas tout. Laissez croître dans toute leur majesté quelques-uns des plus beaux arbres que le bon Dieu lui-même a fait pousser là pour être l'ornement de vos futures demeures. N'allez pas répéter l'erreur de l'immense majorité de nos ancêtres qui ont tout détruit, tout brulé, jusqu'à la meilleure partie de la terre, celle de dessus qui donne des prairies et des pâturages magnifiques, pendant des siècles, quand on sait les soigner! Grâce donc, pour au moins une douzaine d'arbres, assez éloignés de la future maison pour ne pas nuire, assez près pour que les enfants viennent s'y reposer après leur travail, que les oiseaux y fassent leurs nids et protègent nos futures moissons, en détruisant des milliers d'insectes ravageurs, de tout genre.

*
* *

A quatre il est facile de faire une maisonnette de 20 pieds carrés. Les pièces auraient un blanc de 3 pouces, et seraient

jointes à *mis bois*. Un plancher de haut sera fait de même, mais avec un blanc sur les quatre faces; le tout recouvert de trois pouces de terre ; puis du sapin fendu et légèrement creusé en auges, que l'on retournera, à tour de rôle, afin de faire couler l'eau du toit ; et voici la construction faite. Il faudra bien avant l'hiver au moins une bonne fenêtre de quatre vitres et une porte. Quand au plancher de bas, cela n'est pas du tout nécessaire pour des hommes seuls. Du sable bien net que l'on retournera souvent suffira parfaitement. Seulement n'oublions pas de donner au carré la hauteur voulue, disons neuf pieds, de manière à faire un plancher de bas plus tard pour l'arrivée de la maîtresse de la future maison. Un poèle au milieu, s'ouvrant par le dessus aussi bien que par la porte, permettra de mettre le soir une grosse bûche et faire ainsi, au besoin, un feu suffisant dans les plus gros froids. Un lit de branches de sapin à chaque coin, et voilà un palais,pour quatre bons travailleurs qui auront passé la journée au grand air, à un travail qui apportera bientôt sa récompense.

Evidemment, on aura brûlé le bois sur environ 1/2 arpent, ou même un arpent carré, avant de construire la maison. Le bois étant vert, il sera facile d'éloigner les *tas* des arbres à conserver et de brûler en *amortissant* de manière à ne pas trop chauffer nos rois de la forêt à conserver. Chers amis, cette jouissance d'arbres conservés vous donnera sans doute un peu plus d'ouvrage. Mais moi, qui vous parle, j'ai vu payer $200 en plus un lot qui n'était pas aussi bon que les lots voisins, et pas plus avancé, uniquement parce que la maisonnette du colon, de 20 pieds carrés, avait été bâtie près d'un petit bosquet de beaux arbres, qu'on avait tout simplement éclaicis et nettoyés du pied. Vingt-cinq ans plus tard l'acheteur étant mort, son remplaçant détrusit le bosquet. De ce jour la maison eut l'air *du diable*. La propriété fut vendue un peu plus tard, et elle se donna presque pour rien, tant les apparences étaient changées par le mauvais esprit d'un sans talent qui, lui, n'aimait pas d'arbres autour de sa maison !

*
* *

A quatre bons hommes, on aura bientôt abattu et brûlé une couple d'arpents de terre, bâti la maisonnette et fait des rigoles dans les endroits bas, où les grosses pluies d'automne auront montré qu'il faut égoutter, si l'on veut y voir de bonnes récoltes. Mes chers amis, n'oubliez pas une chose : C'est qu'il est aussi impossible de faire mûrir quoi que ce soit dans une terre trop mouillée que de faire mûrir du grain entre les arbres d'une forêt épaisse. Donc, la première chose à faire, avant même d'abattre le bois, c'est de faire de profondes rigoles si c'est nécessaire, pour faire sécher la terre aussitôt découverte. Le bois abattu y brûlera infiniment mieux et vous y récolterez dix fois plus, au moins, que si la terre restait mouillée. N'oubliez pas qu'en terre neuve c'est la

gelée qui est à craindre, et plus la terre sera humide, plus la gelée fera de dommages.

Mais j'entends parmi vous quelqu'un qui murmure, parce que je propose de faire pendant quelques mois l'ouvrage en commun. Allons donc, n'avons-nous pas promis de nous accorder ? Travailler en commun, mais avec justice, c'est diminuer de moitié les difficultés, augmenter du double les bénéfices. Et toi, Baptiste, qu'as-tu à dire? Ah ! je t'entends : Tu travailles sur le terrain de Jean et si Jean cessait d'être honnête, il ne te rendrait pas le temps donné ? Attends donc encore un peu, mon cher ! Peut-être t'apercevras-tu que Jean te rend un véritable service en endurant ta mauvaise tête pendant le premier hiver, et même jusqu'à l'automne suivant ! Car vous aurez alors de quoi manger amplement pendant l'année entière. Si tu le préfères alors, on travaillera pour te bâtir l'année prochaine et.....te dire bonjour.

*
* *

Nous voilà aux beaux jours du printemps, notre terre brûlée dès l'automne précédent et bien égouttée sera bientôt prête à semer. Qu'allons-nous faire ? Eh bien, mes bons amis, n'est-ce pas qu'une grosse récolte de patates, que vous mettrez en caveau pour tous vos besoins pendant une année, et de manière à pouvoir engraisser un porc à l'automne, sera pour vous une vraie bénédiction ? Oui, chers travailleurs, la récolte de patates est la Providence du colon. Elle donne cent pour un, si elle est convenable au sol, de belle qualité et bien cultivée. Oui, je ne me trompe pas ; vous semez un minot, en bonne condition, et à l'automne vous aurez cent minots, si vous demandez humblement au bon Dieu de faire sa part, quand vous aurez fait généreusement la vôtre. Un arpent de patates, semées à la pioche par buttes de 3 pieds sur 3, et une patate moyenne par butte, c'est vite fait. Mais piochez d'action, mes amis, pour que la terre soit bien meuble. Plus tard, vous piocherez de nouveau autour de chaque butte, et vous vous réjouirez à la vue de la croissance, si belle et si rapide en terre neuve bien meuble. Huit semaines après, vous en aurez en abondance pour vous-même. Douze semaines après l'ensemencement, vous pourrez commencer à en donner à un porc que vous pourrez bientôt mettre à l'engrais, comme vous allez voir.

*
* *

Aussitôt les patates d'avance semées, semez également à la butte, mais de 2 pieds en 2 pieds environ 6 pois par butte que vous enterrez d'environ trois pouces. Ainsi semés, vos pois mûriront mieux et donneront au moins 25 minots, peut-être 30 minots par arpent. N'est-ce pas que cela sera une richesse ? Vous aurez non-seulement de la soupe pour vos travaillants, mais aussi pour l'engraissement du porc en question et l'hivernement d'un jeune, pour le printemps suivant.

Mais je n'ai pas encore parlé de la principale semence en terre neuve. Celle qui donne le plus de nourriture sur le plus

petit espace. Je vous le donne à deviner. Pas un seul peut-être ne le trouvera, bien que toutes les ménagères en sèment un carré au moins dans leurs jardins. Voyons, l'avez-vous ? Pas du tout. — Je vais donc vous le dire !... Qu'est-ce que les bûcherons dans les chantiers aiment le mieux—là nourriture la plus forte pour un gros travailleur ? Des *beans* n'est-ce pas ? Or des *beans* ce sont, comme vous le savez, des fèves blanches bouillies, auxquelles on ajoute du lard déjà bouilli ; le tout cuit dans la cendre, ou à l'étuvée, dans un chaudron. Or mes amis, nos fèves jaunes font un aussi bon plat et tout colon peut avoir des fèves hâtives bien mûres dans au plus 90 jours. Voilà encore une culture à faire à la butte. Mais, me direz vous ; cultiver ainsi à la pioche va prendre bien du temps. Mais, mes chers amis...cultivez-vous pour le plaisir d'en courir bien grand, d'en faire geler une bonne partie, puis vous échiner à battre du grain à moitié mûr qui vous donnera beaucoup de gerbes mais peu de minots ?

Ou bien, en hommes intelligents que vous êtes, ne préférez-vous pas semer moins grand, récolter plus de minots, d'excellentes récoltes qui feront vivre votre petite bande de quatre hommes *comme des rois* pendant au moins douze mois ? Récapitulons :

1 arpent, patates à la butte : 200 minots, (peut-être 300.)

1 arpent, pois à la butte : 25 minots, (peut-être 30.)

1 arpent, fèves hâtives 25 à 30 minots.

1 arpent, sarrasin *sur le noir*, à la herse : 25 à 40 minots.

Combien de colons récoltent autant, en semant du blé, de l'orge et de l'avoine ? Combien leur faudra-t-il d'argent pour cela ? et la gelée ne sera-t-elle pas plus à craindre pour ces grains que pour ceux que je vous conseille de semer. Mais le sarrasin, me direz-vous ? Eh bien oui, le sarrasin—vous le semez plus fort ; s'il en gèle une partie, vous en aurez encore en abondance qui aura été protégé par celui de l'extérieur qui, lui, vous donnera de la paille pour hiverner une vache, pourvu que vous sachiez utiliser le pesats de pois et de fèves.

Mes bons amis, je vous parle de ce que je connais. Voilà quatre arpents de terre bien piochés, bien travaillés. Vous aurez à coup sûr une récolte complète de patates, de pois, de fèves et au moins une demi récolte de sarrasin, en supposant que la gelée en détruirait la moitié. L'année suivante ces quatre arpents semés : 1 arpent en blé et 3 arpents en fourrages verts pour les animaux, et en graines fourragères, trèfle, etc., vous ramasserez votre provision de farine, et de quoi hiverner grassement un bœuf et des vaches ! Car n'oublions pas qu'on aura encore de la terre neuve à piocher—pour patates, fèves, pois et sarrasin—pour peut-être le double de la première année, soit huit arpents à piocher au lieu de quatre. A part cela, il faudra que l'année soit bien mauvaise si vous ne pouvez pas brûler, dès la première année trois ou qua-

tre arpents d'abattis assez à temps pour y faire prendre des fourrages à couper en vert et des graines pour prairie et pâturage. Car un bon homme tout seul peut se défricher au moins quatre arpents de terre en moyenne dans l'année,—surtout s'il en met les trois-quarts en graines fourragères semées à la herse seulement.

***

Mais ne parlez donc pas tous ensemble, Voilà que plusieurs d'entre vous n'avez plus confiance dans mes conseils, si j'en juge par les discussions bien vives que j'entends. J'admets de suite, mes bons amis, que le système que je vous propose n'a pas, malheureusement, été suivi par la plupart des colons. Mais laissez-moi vous dire que ceux qui l'ont essayé en ont été parfaitement contents et que c'est ainsi que les colons étrangers établis dans la province s'y prennent ordinairement pour se créer rapidement une aisance complète au moyen des animaux en paccage qui feront leur terre toute entière, en donnant d'excellents profits.

Allons, dormons paisiblement sur ce que je viens de conseiller,—pensons-y sérieusement, et la semaine prochaine, ou plus tard, je répondrai à vos objections, si vous en avez. Donc bonsoir, encore une fois, et au plaisir de vous revoir.

SIXIÈME VEILLÉE

Vous voilà tous réunis et de bonne humeur. C'est un bon signe. Vous n'avez pas peur de piocher, c'est évident. Et vous dites sans doute, qu'après tout, il vaut mieux piocher un arpent et en obtenir de 200 à 300 minots de patates, que de risquer de ne récolter que de la paille gelée. De même pour les fèves naines hâtives, qui sur un arpent peuvent donner jusqu'à 50 minots ; de même pour les pois piochés et cultivés en butte, qui ont déjà donné 40 et 45 minots par arpent ! Pourquoi n'espéreriez-vous pas des récoltes excellentes, après avoir fait, pour votre part, un excellent travail ? On dit avec raison, surtout en agriculture et en colonisation : " Aide toi et le ciel t'aidera ". Mais pour arriver aux résultats extraordinaires, il faut travailler et prendre ses précautions en conséquence. N'oublions jamais, s'il vous plaît, qu'un arpent parfaitement cultivé donne, en moyenne, autant et plus que dix arpents mal cultivés, comme on en voit beaucoup trop dans notre province.

J'aurais dû vous dire un mot, dans notre dernière veillée, du blé d'Inde par butte, en terre neuve. Savez-vous que le blé-d'Inde, dans les terres chaudes, bien égouttées, est une des récoltes les plus profitables qu'un cultivateur puisse faire ? A une condition cependant : c'est que l'on choisisse toujours l'espèce qui est assez hâtive pour mûrir son grain, dans le cli-

mat où l'on se trouve. Une fois la terre réchauffée, dans les premiers jours de juin, le blé-d'Inde lève en 3 ou 4 jours. Il pousse à vue d'œil, pourvu que la terre reste meuble et nette. Dans trois mois il est mûr. Si les gelées du mois d'août l'arrêtent, il fait encore un excellent foin pour tous les animaux, même les chevaux. Voilà donc une quatrième plante qu'il vous faudra essayer, avec toutes les précautions voulues, quand vous aurez brûlé au printemps, avant le 1er juillet, vos derniers abattis. Je dis au 1er juillet, car à cette époque le blé d'Inde semé fait un fourrage de choix et donnera plus de nourriture-fourrage que toute autre plante que je connaisse. On aura donc du blé-d'Inde mûr, semé à bonne heure, et du blé d'Inde fourrage.

Maintenant, mes bons amis, repassons de nouveau les conseils donnés dans la dernière veillée : 1° L'union de quatre bons colons, ayant des lots voisins sur un rang double, lesquels se construisent une bonne maisonnette, chaude et solide, qui n'aura plus qu'à être mieux finie, un peu plus tard, pour abriter convenablement femme et enfants ; 2° Travailler en commun, sous la direction de celui que vous vous serez donné pour contremaître. Car vous ne l'ignorez pas: Là où tout le monde commande, personne n'obéit, l'ouvrage se fait mal, et les mauvaises paroles viennent à la bouche beaucoup plus vite que la paix, dans l'âme, et la joie, dans le cœur. Consultez-vous, sans doute, après dîner et surtout à la veillée. Mûrissez alors vos plans, même en détail; mais lorsque le temps de travailler est arrivé, que le plus patient et le plus habile d'entre vous puisse vous dire : Oh, mes cœurs ! En avant la *seigneurie* (en attendant que Josepte arrive elle-même. . . . pour prendre le commandement !) Pour moi qui ai servi dans mon temps,—un commandement, beaucoup plus court même, me suffit. N'oublions pas non plus qu'il est de justice de travailler également sur le lot de chacun, de manière à ensemencer chacun des lots dans la même proportion, chaque année. Un moyen que je suggère, si c'est possible, serait d'ouvrir le front des quatre lots sur un arpent, ce qui ferait un demi arpent sur chaque lot. Puis on agrandirait le découvert, dans la même proportion, jusqu'à ce que le front des quatre lots soit également ouvert et ensemencé. Je conseille aussi de faire la récolte en commun, surtout pour la première année, de manière à économiser le temps de chacun, et prendre toutes les précautions nécessaires pour ne rien perdre. Les patates se mettront en cave, que l'on peut faire facilement dans une butte de sable bien sec ; les fèves et les pois peuvent être battus, une fois bien secs, sans même être engrangés. Le moyen le plus simple de faire sècher est de planter trois ou quatre perches autour d'une souche ; attacher les perches du haut et du bas, puis faire une petite meule, en mettant les fourrages de tous genres, fèves, pois, blé d'Inde, sarrazin, etc.,

par brassées bien foulées à l'intérieur, entre les perches, de manière que le vent le plus fort ne puisse pas les enlever.

Quand ces petites meules sont terminées, on les ratelle, de manière à faire couler facilement à l'extérieur l'eau des plus fortes pluies. C'est ainsi que l'on sauve à la perfection toutes les récoltes fourragères, dans les pays les plus humides. Il va sans dire que du jour où la récolte sera assez abondante pour nécessiter la construction d'une grange, on s'y préparera d'avance, et les quatre associés auront vite fait d'une construction unique d'abord, faite de pièces et couverte d'auges renversés, s'il n'y a pas de moulin à scie dans les environs. Plus tard, on bâtira sur chaque lot, et alors la société sera dissoute, de bonne volonté.

Il va sans dire que vous ne perdrez pas de temps, et que vous saurez agrandir l'abattis le plus possible, mais de manière à brûler en bonne saison. N'oublions pas que la terre préparée dès l'automne précédent, qu'il n'y a plus qu'à piocher au printemps, est celle qui donne toujours les meilleures récoltes. N'oublions pas non plus qu'en terre neuve on peut semer du mil, du trèfle, etc., avec des lentilles, des pois et de l'avoine, jusqu'au premier d'août. On aura l'année suivante de bonnes prairies, d'excellents pâturages et, dès l'automne, du fourrage vert pour hiverner bœuf, vache ou moutons.

A propos d'animaux, n'oublions pas non plus une chose : C'est qu'en colonisation surtout, il faut savoir ne garder que les animaux qui donnent un profit assuré. Ayons donc grand soin de produire *d'avance* du fourrage de bonne qualité, des pâturages excellents, etc., et d'avoir ainsi, toujours, plus de nourriture que nos animaux pourront en consommer avec profit.

Il vaut mieux avoir du fourrage de reste, pour au moins deux têtes de bétail, que de *chétiver* nos animaux en les hivernant pauvrement. Un animal qui n'est pas tenu en parfait état ne saurait être vraiment profitable.

En voilà assez, mes chers amis sur les principes élémentaires de la colonisation. J'aurais bien à vous parler de *l'essouchage*, mais, à mon avis, cela ne vient qu'à la neuvième année, pour qui sait bien mener son ouvrage. Voici ce que j'ai appris à faire quand j'étais tout jeune colon. Je vous donne avec plaisir le bon conseil que l'on m'a donné, lorsque je commençai à cultiver :

1ère année—piochage—patates, fèves, pois, blé d'inde, etc, etc

2ème année—piochage—grains et graines de prairie et de pâturage, aussi variées que possible.

3ème année : foin et pâturage.

4, 5 et 6ème années : foins et pâturage ;

7 et 8ème années : pâturage ;

9ème année : après essouchage, labours et grains ;

10ème année : patates, blé d'inde, fèves, pois, etc., en rangs

fumés et sarclés—puis, après cela du grain un an, avec graines fourragères.

Voilà le système pour chacune des pièces que l'on aura brûlées et piochées. Rendus là, vous serez plutôt des cultivateurs que des colons ; vous aurez sans doute continué à raisonner chacune de vos opérations ; vons lirez le journal d'agriculture, les manuels d'agriculture, d'industrie laitière, etc, vous serez tous membres du *Cercle agricole* de la paroisse.

Car déjà le missionnaire qui vous aura dit la messe dans le bois, en commençant le défrichement, vous aura fait construire une chapelle, où vous aurez remercié de tout cœur, depuis longtemps, votre grand associé du Ciel Notre *Seigneur* à tous, qui aura béni tous vos travaux et vous aura inspiré les vertus qui font le chrétien fervent, aussi bien que l'excellent citoyen.

J'aurais encore bien des choses à vous dire, car à mon âge, celui qui a su écouter les bons conseils, les expérimenter avec soin, ne manque pas de sujets de nature à intéresser les jeunes. — Mais je ne veux pas abuser de votre temps. Il me faudra donc me hâter d'en finir, pour cette année. Car voilà le temps arrivé où les veillées se passeront bientôt dehors, à travailler. J'ai pourtant plusieurs choses à vous dire qui me paraissent importantes. Je vous parlerai donc, la semaine prochaine, des écoles dans les bois ; des municipalités rurales et scolaires — du Cercle agricole, de la beurrerie-fromagerie, — surtout des chemins. Oh, mes amis ! Il faut y être passé comme moi, dans les mauvais chemins depuis plus de soixante ans, — et aussi comme moi, dans des chemins magnifiques, en hiver et en été, pour bien comprendre la différence entre les deux — et surtout ce que coûtent aux colons, aux cultivateurs et au pays — les mauvais chemins !

Eh bien donc, à la semaine prochaine ; bonsoir, et au plaisir de se revoir.

SEPTIÈME VEILLÉE

Dans notre dernière veillée je vous ai dit un mot de la chapelle à construire, et de la maisonnette de M. le curé ! Oh ! mes bons amis, que nous sommes heureux au Canada, de posséder tant d'hommes de cœur, de vrais chrétiens-patriotes, qui n'ont absolument qu'une seule ambition, celle d'être éternellement heureux, en faisant leur devoir sur la terre ! Et ce devoir, chez le missionnaire et le curé dignes du nom, est de faire le bonheur en ce monde et dans l'autre, de chacun

des paroissiens qui leur sont confiés. Aimons donc nos curés, écoutons-les comme un bon fils écoute son père. Sachons même obéir sans sourciller, quand le curé commande, au nom de Dieu. Mes chers amis, auriez-vous été militaires par hasard ? J'en connais un qui l'a été ; et nous avons tous assez de cœur, je l'espère, pour ne pas refuser de servir sous les drapeaux, pour la protection du pays, de nos vieux parents, de nos femmes et de nos enfants au besoin, quand l'ennemi viendra nous attaquer. Or, vous le savez, le premier devoir du militaire, c'est d'obéir *aveuglément*. Sans cela, l'armée serait vraiment plus dangereuse qu'utile. Eh bien ! chers amis, le curé, c'est le *colonel* ; l'évêque, pour un vrai chrétien, c'est le général de brigade ; le Pape, c'est le général en chef ! Et, chers travailleurs, ce n'est pas un général ordinaire. Tous les meilleurs généraux en ce monde, quel que soit leur talent, peuvent se tromper ; mais le Pape, lui, ne se trompe jamais, quand il parle comme Pape ! Et, ce qu'il y a de plus beau et de plus consolant, pour un vrai catholique, c'est d'être bien sûr que l'évêque qui obéit au Pape, le curé qui obéit à son évêque, sont absolument certains de ne pas se tromper, dans ce qu'ils ordonnent,comme catholiques, à ceux qui dépendent d'eux. Respectons donc nos curés, et aimons-les, comme un bon fils aime un père dévoué, comme le bon soldat aime son colonel et son général, lesquels mènent les troupes à la victoire!

Voilà un petit sermon que je ne songeais pas à faire ! Mais, voyez-vous, mes chers amis, à mon âge, celui qui a élevé une grande famille et qui aime ses enfants de tout son cœur est obligé de prêcher quelquefois. Pour moi qui vous parle, depuis plusieurs semaines, je m'imagine un peu parler à mes meilleurs amis, et.....voilà pourquoi je vous ai ouvert mon cœur !

***

Donc, voilà qui est bien entendu. Pour le colon le missionnaire est plus encore que le colonel du régiment ! Mais, sans doute ; puisque celui-ci n'a que le droit de commander et de punir, tandis que le prêtre est absolument obligé de nous aimer, et qu'il a tout pouvoir de pardonner. Consultons donc le missionnaire dans nos affaires temporelles comme spirituelles. Un bon missionnaire sera, en toutes choses, le père de la paroisse, le protecteur le plus dévoué et le plus sûr que les colons puissent se donner. Car le colon surtout, a besoin d'amis et de protecteurs ; autrement il serait sur les chemins, cherchant justice, presque aussi souvent que dans son champ à défricher !

***

Voilà une affaire faite, n'est-ce pas ? Donc, en avant le missionnaire ! pour toutes les affaires de la nouvelle colonie. Et il ne manquera pas d'affaires, de difficultés à régler, croyez-m'en. Eh bien, pour moi, la première organisation à faire, avant même de construire la chapelle, c'est

la création d'un *Cercle agricole* actif, composé de toutes les intelligences dans la nouvelle colonie. Oui, de toutes les *intelligences !* Car l'*union* véritable des intelligences *c'est*, essentiellement *la force !* Vous m'avez bien compris cette fois : *L'Union des intelligences, c'est la force !* Or, le bon Dieu n'a pas donné l'intelligence à tout le monde, il s'en manque bien, Laissons donc de côté, sans faire semblant de rien, dans toute affaire publique, les *sans-intelligence.* Ceux-ci sont plus nombreux qu'on pense. Et ce qui pis est, ce sont justement ceux-là qui se croient *nés et mis au monde* uniquement pour tout régenter, pour tout *mener.*

Une chose heureuse, pour nos nouvelles colonies surtout, c'est que notre organisation proposée, si elle est bien faite, laissera à la ville et dans les vieilles paroisses la plupart de ces grands parleurs, de ces poseurs, qui en savent plus long que leurs vieux parents et surtout, leur curé ! En avant donc, le *Cercle agricole*, lequel se réunira, ne serait-ce qu'un quart d'heure chaque fois, après l'office du dimanche après-midi, sous la présidence d'office de M. le curé lui-même. En cela mes bons amis, j'ai une idée bien arrêtée, et pour cause. Comme le disait fort spirituellement mon ancien ami, défunt Dr Hubert Larue, on a bien trop d'élections dans notre pays ! Au moins, dans nos affaires de paroisses, réduisons les élections à leur plus simple expression ! Le curé, ou son représentant, comme président du *Cercle.* Le premier marguillier élu proposera lui-même les deux marguilliers appelés à entrer avec lui au banc ; le marguillier sortant de charge propose son successeur,—et à moins d'excellentes raisons, tout le monde sera unanime !

Que cela serait beau si on savait choisir, toujours, le citoyen le plus habile, le plus honnête, le plus dévoué de l'arrondissement, comme conseiller municipal ou conseiller d'école ; et le plus habile d'entre eux, pour maire ! Mes chers bons amis, que de bien un bon conseil municipal peut faire, si chacun des conseillers était bien choisi, et voulait faire consciencieusement son devoir, avec toute l'intelligence que le bon Dieu leur a donnée ! Savez-vous que la plaie des *absents* aurait depuis longtemps disparu des nouvelles colonies avec une bonne organisation municipale ? Mais c'est bien simple, et très efficace, je vous l'assure. Demandez-le à Mgr. Marquis pour un. C'est lui qui a su bientôt chasser tous les *absents* des nouvelles colonies, dans le comté de Nicolet ! Ca n'a pris que le temps de le dire ! Oui, bien vrai ! Même, j'en connais qui ont été chassés et dépossédés, longtemps même avant d'en avoir eu la nouvelle. Et voici comment : Aussitôt qu'un nombre suffisant de colons tiennent feu et lieu, ils se forment en municipalité légalement reconnue. Il va sans dire qu'ils se sont choisis de bons officiers municipaux et qu'il y a derrière eux un excellent *conseiller*, en dehors du conseil, comme l'a été pendant 25 ans au moins, Mgr. Marquis. Le conseil mu-

nicipal étant donc bien organisé et surtout bien conseillé, la municipalité se nomme d'excellents officiers, surtout celui des voieries et celui des travaux ruraux. Ces deux officiers ont pour mission, le devoir de tracer les chemins de front et de route, ou celui d'indiquer les cours d'eau publics à faire ; les travaux entre voisins, etc—Cette organisation étant bien faite, le conseil ordonne que les travaux indispensables soient faits dans un temps fixé. Les colons sur les lieux ont tout intérêt à ce que cela se fasse. Mais généralement, pour un colon sur les lieux, il y a trois absents. C'est ici que le plaisir commence... on va le voir. Quand les choses sont menées par un missionnaire *à bon bras*, c'est un vrai plaisir ! Aussitôt les délais passés, on vend les travaux en souffrance à faire, à la criée ; les colons s'entendent pour ne pas se nuire et chacun entreprend, de la municipalité, ce qu'il peut faire sans trop nuire à ses propres travaux. Et comme on ne sera pas payé tout de suite, on demande le prix que ça vaut, pour faire le travail en question et surtout, pour attendre. La municipalité envoie chaque année ses comptes d'arrérages au journal le plus rapproché, sommant les absents de payer ce qu'ils doivent, avant la date fixée pour la vente de leur lot. Au jour fixé, le lot est vendu par la municipalité, avec charge de payer ce qui est dû au gouvernement... et l'affaire est faite ! De bons colons s'établissent sans retard sur les lots ainsi vendus. et MM les absents... se consolent de leurs pertes, causées par leur propre négligence de leur devoir ! Ce mode de procédures est employé pour le découvert, les clôtures et fossés de ligne,les cours d'eau, etc., etc. Je connais une trentaine de paroisses qui ont été ainsi ouvertes, il y a 25 ans, et qui seraient encore en pleine forêt sans l'énergie et le savoir faire d'un seul missionnaire colonisateur !

* *
*

Mais, me direz-vous,nous voilà loin de votre *Cercle agricole* ! C'est ce qui vous trompe, mes bons amis. Pour avoir un œuf, il faut une poule ! Eh bien, ce qu'est la poule à la couvée toute entière, le *Cercle agricole*, composé du missionnaire et des meilleures intelligences de la nouvelle colonie, le sera à la création de la paroisse, des municipalités rurale et scolaire et bientôt, de la municipalité du comté. Oui, si la pensée dominante qui a donné naissance aux *Cercles agricoles* était mieux comprise, *le Cercle Agricole* de paroisse serait au fin fond de tous les progrès bien entendus. Car, ne l'oublions pas, c'est l'intelligence qui, en ce bas monde domine toutes choses. Réunissez en faisceau les plus belles et les plus pures intelligences d'une colonie naissante, dans le but unique d'assurer la défense et la prospérité commune, et voilà une force pour le bien qui peut conduire aux plus grands progrès moraux et matériels.

En voilà assez, mes bons amis, pour une fois. Avant de vous dire bon soir, j'aime à vous rap-

peler que j'écris à la demande spéciale d'une société d'ouvriers créée à Saint-Roch et Saint-Sauveur de Québec, en vue de coloniser dans le Lac St-Jean. J'ai l'espoir qu'ils sauront mettre toute l'intelligence et la bonne volonté qui les distinguent, quand il s'agit de leurs plus chers intérêts. Qui eut crû, il y a trente ans, que dans ces quartiers si éprouvés par le feu et par la misère, se construiraient, dans si peu de temps, des églises, des chapelles, des couvents, des fabriques, des magasins, etc., etc., les plus beaux et les plus grands de Québec !

Oui, j'ai confiance que, sous les chefs qu'ils se sont donnés, ils sauront faire la colonisation avec le courage, le dévouement, et l'intelligence qu'ils ont montrés dans leurs affaires religieuses et matérielles.

Mais bonsoir, et à dimanche prochain au soir.

HUITIÈME VEILLÉE

LES CHEMINS

Ce soir nous allons parler des chemins. Quand vous serez rendus dans le bois, et que vous aurez à faire de longs voyages, soit pour apporter vos provisions, soit pour d'autres affaires pressantes, vous saurez apprécier la différence entre les beaux et les mauvais chemins. Moi qui vous parle, j'en ai fait l'expérience bien des fois. Ainsi, à deux milles d'une petite ville que je ne nommerai pas, où il se faisait, de mon temps, un grand commerce de chantiers, je vous assure qu'on aurait pu égrainer bien des *rosaires*, par mille de chemin, en disant un *Ave Maria*. dans chacun des *cahots !* Malheureusement, ce ne sont pas des *Ave Maria* que les charretiers y disaient. Au contraire, le nombre de blasphèmes dûs à ces chemins vraiment barbares —la boisson aidant—est incalculable. Et que dire des courses qu'il fallait y faire assez souvent, au devant du docteur, ou du curé pour administrer un malade ? Combien de pauvres mères de famille ont eu à souffrir, combien de pertes de vie même, à cause de pareils chemins ! Oui, mes bons amis, ceux qui réfléchissent à ce que nous coûtent, à chacun de nous, les mauvais chemins en toutes saisons, diront avec moi, qu'un mauvais système de voierie est tout simplement barbare, et qu'un chrétien intelligent engage sa conscience, même gravement, en négligeant ses travaux de voierie. Quand à ce que nous perdons en argent, c'est facile à compter. De mon temps, pour monter dans les chantiers, un bon cheval en avait assez de 800 lbs pesant. Sur un chemin parfaitement entretenu, le même cheval voyagerait plus vite, avec moins de fatigue, en traînant 1500 lbs. Ces voyages duraient pas moins de huit jours, souvent quinze, soit un tiers de plus qu'il n'en faudrait dans de beaux chemins. Comptez main-

tenant ce qu'un charretier ou un cultivateur portant ses produits perdait dans un pareil voyage, à cause des mauvais chemins ! Et malheureusement, les mauvais chemins sont encore la règle, non pas seulement dans les nouvelles colonies, mais dans toutes les *bonnes terres* de la province. Dans les mauvaises terres sablonneuses, avec gravois, il est au moins très facile d'avoir des chemins passables, pourvu que le sable n'y *poudre* pas et que les chemins soient entretenus.

*
* *

COMBIEN COUTERAIENT DE BONS CHEMINS.

J'ai fait par curiosité une petite étude, assez correcte, je crois, sur cette question du coût de chemins de première classe. Je ne parlerai pas des fossés et de l'arrondissement nécessaire pour assurer l'assèchement des chemins. Cela s'impose dans la construction d'un chemin quelconque. Je dirai seulement qu'il y a maintenant un bon nombre de machines pour arrondir et fouler les chemins, lesquelles font un travail infiniment plus économique que ne le feraient des hommes gagnant vingt sous par jour, à la pelle et au pic. Mais vous savez tous que dans les terres qui se détrempent après la pluie, il est impossible d'avoir de bons chemins, le printemps et l'automne, surtout au moment où chacun fait ses gros transports, pour la vente des produits, etc. Vous savez également que, dans de pareilles terres, un chemin macadamisé convenablement, permet de passer à morte charge, après les plus grandes pluies. A la campagne, si les chemins étaient empierrés sur douze pieds de largeur, bien herbés et égouttés de chaque côté, les chemins seraient excellents, du printemps à l'automne. Eh bien, savez-vous ce qu'il en coûterait, par arpent de front sur un rang double, à chacun des propriétaires, pour s'assurer des chemins macadamisés ? Avec un bon système de voierie, pareils chemins faits sur un parcours assez considérable, coûteraient environ $2.66 par année, par arpent de front, pour la façon et l'amortissement dans 60 ans. Sur un rang double, chacun des propriétaires en paierait la moitié ! (1)

Evidemment, il n'est pas ici question de macadamiser les chemins dans les nouvelles colonies. Mais il est bon de savoir ce que cette amélioration si grande pourra coûter, quand on aura les moyens de la faire. En attendant, il importe d'organiser un bon conseil municipal, lequel se fera un devoir de forcer chacun des colons, les absents surtout, à faire leurs travaux de chemins, des cours d'eaux, découverts, etc., en bon temps et selon les besoins et les moyens des colons.

Mais il est une amélioration encore inconnue dans notre province, qui est de nature, à mon avis, à transformer du tout au

(1) Les frais de construction etc., d'un pareil chemin n'excédant pas $1,600 du mille, $2.66 par arpent par année supposent un emprunt avec amortissement, à 4½ par cent.

tout la colonisation, en la rendant infiniment plus profitable que par le passé.—On a inventé en France un tout petit chemin de fer, tellement peu coûteux que l'on s'en sert pour sortir les récoltes de betteraves des champs où elles ont poussé, etc.; c'est dire que ce petit chemin se transporte facilement d'un lieu à l'autre et sans frais appréciables. Il est cependant si utile que l'on s'en sert dans des milliers d'endroits différents, dans presque tous les pays, jusqu'en Australie, à l'autre bout du monde, pour l'exploitation des forêts, des carrières, de la canne et de la betterave à sucre et même pour transporter les voyageurs et les charges les plus lourdes à de grandes distances. Un pareil chemin permettrait aux colons de tirer un excellent parti des bois francs des meilleures espèces, lesquels ne peuvent pas être flottés et par conséquent ne sont utilisés qu'à proximité des chemins de fer. Or chacun ne peut pas avoir un chemin de fer à sa porte, ou même à la paroisse voisine. Mais par le petit chemin de fer Decauville,il est très possible, et il serait fort avantageux de se rendre dans nos belles forêts, afin d'extraire et tirer profit de tous nos meilleurs bois francs, si utilisés maintenant pour les belles boiseries à l'intérieur des maisons, aussi bien que pour la carosserie, la confection des meubles etc. J'ai moi-même vu fonctionner ce système, vraiment merveilleux, qui rend les plus grands services dans tant d'endroits différents, et j'ai cru qu'il serait bon d'en parler à nos chers ouvriers-colonisateurs, ceux de St-Roch et St-Sauveur de Québec entre autres, lesquels sauront apprécier les avantages à tirer de nos meilleurs bois francs, s'il y a un moyen économique et profitable de les faire arriver au marché.

* * *

A propos de l'exploitation des bois non flottants, laissez-moi vous dire à quel prix on estime un arpent carré de bonne forêt moyenne, au sud du fleuve, à proximité d'un chemin de fer. Un colon que je connais bien estime que les terres qu'il a défrichées lui valent environ cent piastres par arpent. Il me dit cependant que si les mêmes terres n'eussent pas été défrichées, elles vaudraient, à cause du chemin de fer, deux cent piastres par arpent carré, pour l'exploitation du bois seulement, et que le fond de la terre lui resterait. Voilà, mes chers amis, ce que vaut la forêt de bonne qualité, au sud du fleuve, à l'heure actuelle, près d'un chemin de fer. Dans vingt-cinq ans d'ici, la forêt située dans les mêmes conditions de voierie vaudra au moins ce prix en moyenne dans toutes les parties de la province. Il importe donc dès aujourd'hui d'étudier cette question de l'exploitation rationnelle de nos forêts, au moyen de l'association et de capitaux suffisants, afin de tirer profit d'une richesse foncière nationale aussi considérable. Il est vraiment désolant de songer que pour le colon, la forêt, même la plus riche, est encore aujourd'hui *l'en-*

nemi qu'il faut détruire, de fond en comble, avant de pouvoir exploiter le sol ! Sans entrer ici dans les calculs de détail, je me crois en mesure de dire que l'exploitation de nos forêts par le colon, en rapport avec le marchand de bois, s'impose dès à présent, pourvu que ces deux industries distinctes soient bien comprises et bien dirigées, en vue de l'intérêt général. C'est une étude que je me permets de suggérer très respectueusement, à nos hommes d'Etat. Evidemment, il faudrait, dans l'intérêt de la province, que les grandes améliorations de voirie, en vue de l'exploitation forestière et agricole, fussent faites après études préalables et complètes, mais avant de livrer nos forêts aux incendies dévastateurs d'une colonisation mal entendue et mal faite. C'est tout un système, à mûrir et à organiser. Pour moi, je serai heureux si cette suggestion patriotique attire l'attention des hommes du métier, aussi bien que des meilleurs patriotes spécialistes de la province.

Un chemin de fer de colonisation, coûterait tout au plus $20,000 du mille. En distribuant cette somme sur un territoire de 18 milles de largeur, soit, trois lieues de chaque côté du chemin de fer, la charge à porter par cent arpents de terre serait en moyenne de $4½ par année, pendant soixante ans, soit quatre cents et demi par acre ! Ajoutez-en autant pour l'exploitation locale de la forêt par le chemin Decauville, et on arrive à 9 cent par arpent, par année, pour des terres valant de ce jour au moins autant de piastres par année, par acre exploité ! Il va sans dire qu'un pareil système, pour être profitable, ne devrait être développé qu'au fur et à mesure des besoins du commerce et de la colonisation.

Ce qui est certain c'est que les chemins de fer qui donnent les plus grands revenus sont justement ceux qui sont exploités en vue d'un commerce de bois, dans les régions bien boisées. Evidemment, il ne s'agit pas ici du commerce de bois de corde à grande distance, mais de bois de commerce de bonne qualité pour l'exportation. Maintenant que les moteurs électriques, l'air comprimé etc., etc., se perfectionnent, le jour n'est peut-être pas éloigné où ces grandes forces naturelles, perdues jusqu'ici par centaines de millions, chevaux-vapeur, deviendront utilisables au moins en petite partie dans la plupart de nos nouvelles colonies.

***

L'intérêt que vous m'avez porté ce soir, mes chers ouvriers de St-Sauveur et de St-Roch, me donne l'espoir que vous *tirez* déjà des *plans* pour avoir *plus tard*, la force électrique dans vos granges et jusque dans la maisonnette du colon. N'allons pas trop vite en besogne, mes chers amis. N'oublions pas *Pérette* et ses œufs. Mais enfin, le bon Dieu nous a donné l'intelligence pour s'en servir, et le jugement, pour tout co-ordonner, avec poids et mesure !

Sur ce, je vous dis bonsoir, et je vous souhaite un bon sommeil, sans rêves de voyages trop rapides et trop.... mouvementés, en chemin de fer.... électrique ! ! !

Bonsoir ; bonsoir.

NEUVIÈME VEILLÉE

—— LA FEMME DU COLON ——

Mes chers ouvriers,

J'apprends que bon nombre d'entre vous qui avez *veillé* avec nous, êtes bien décidés à prendre une terre dans le bois. Allons donc ! mes bons amis. Etes-vous bien sûrs d'avoir commencé par le commencement ? Qu'en dit *Josephte* ? L'avez-vous consultée ? A-t-elle consenti de bon cœur ? Si non, mes chers amis, remettez votre départ à plus tard. Autrement vous feriez un coup *blanc*, bien sûr. Et si vous vous entêtiez, vous le regretteriez tous les jours de votre vie. De fait la journée ne serait pas assez longue pour vous le faire dire ; on ne vous laisserait pas la paix, même pendant la nuit ! Je vois là-bas Baptiste qui ricane. Oui, tu t'en moques bien Baptiste ; t'es garçon ! Mais, mon ami, je te connais un petit secret. Tu vas voir la belle Rosalie et tu entends bien qu'elle ne te donnera pas *la pelle*. Lui as-tu dit que tu partais pour t'établir dans la forêt comme colon ? Et qu'a-t-elle répondu à cela ? Elle te prendra peut-être, quand même. Mais gare à toi. Elle aime trop la toilette, à sortir le soir, à courir les bals et montrer ses beaux atours, à flaner sur la rue, pour se plaire dans le bois, aider à attiser les brûlés, à vivre de ce que la terre te donnera, à chasser les maringouins, et ne voir *du monde* que le dimanche, à la messe. Prends-y garde, encore une fois, mon garçon. La paix du ménage pourrait bien s'en sentir !

*
* *

Croyez-m'en, mes bons amis, la femme du colon prospère est vraiment une perle, aussi rare que précieuse. Elle est d'abord foncièrement chrétienne : elle fait tout en vue du bon Dieu ; de son salut éternel. Cela, heureusement, se trouve dans toutes nos paroisses et dans bien des maisons. Mais elle est de plus essentiellement travailleuse, intelligente, hors du commun, " fine comme une soie ", comme on le dit par ici. Puis ce n'est pas tout ; quoiqu'il arrive, elle est toujours de belle humeur, et... ambitieuse, bien plus qu'elle ne le laisse paraître. Il y en a des femme comme cela, mais, mes bons amis, elles sont *un peu* rares. Voyez - vous, je crois vraiment qu' " on n'en cultive pas suffisamment la graine. " J'ai connu un certain

nombre de jeunes maris qui en avaient, comme cela, des femmes de grand cœur, sans même le savoir. Aussi les poussaient-ils à bout de force ; ils devenaient bientôt pour elles d'une exigence extrême ; plus elles faisaient d'ouvrage,plus le mari en demandait ; et, comme pour tout, être trop plein de cœur,on en voyait le bout bien trop vite. « Mes chers bons amis, une femme qui réunit les cinq qualités que je viens d'énumérer est plus qu'un trésor : car un tas d'argent, le premier juif venu s'en fait un, quand il a l'esprit de voler le monde sans trop le choquer. Mais la femme vraiment chrétienne, travailleuse, intelligente, ambitieuse dans l'intérêt de sa famille et toujours de belle humeur pour ceux qui l'entourent, même quand ses yeux roulent dans les larmes,—voilà la perle précieuse de l'Evangile—la femme forte par excellence !

*
* *

Tenez, mes amis, si vous me le permettez, je vais vous dire un petit secret, mais à une condition : c'est que vous ne rirez point de moi ! J'ai une idée que je voudrais vous voir partager. Dans certains pays assez mal pourvus de la nature, il se fait d'immenses fortunes, me dit-on, à cultiver les perles et surtout les perles précieuses. On cultiverait les perles, paraît-il, en mettant les huîtres qui les portent dans les meilleures conditions pour se développer le plus possible. Or, il paraîtrait que les plus habiles ont certaines marques qui les font reconnaître, sur l'huître elle-même, les espèces qui produisent les meilleures perles. Eh bien, moi qui suis trop vieux pour travailler seize heures par jour, comme je le faisais étant plus jeune, il me faut bien un peu plus de repos que je n'en voudrais. En me reposant je songe. Je me suis donc demandé,depuis assez longtemps,pourquoi l'on ne cultiverait pas davantage dans notre province.... la perle précieuse de l'Evangile ? Tenez, pour tout dire, je crois vraiment que cette idée n'est pas neuve,qu'elle ne m'appartient même pas entièrement. Je connais un très bon et très cher vieil Evêque qui a prêché bien souvent sur les devoirs de la femme chrétienne,—de la femme forte de l'Evangile,—qui a même eu l'occasion de parler de ses mérites et de ses vertus dans plusieurs autres diocèses que celui des Trois - Rivières. Mgr. Laflèche,—c'est de lui que je parle—veut que nos écoles soient surtout chrétiennes, et ce n'est pas le seul évêque canadien de cette opinion, Dieu merci. Avec Mgr Laflèche, tous les Evêques de cette province insistent, je crois, pour que nos couvents de la campagne forment surtout des jeunes filles courageuses, ne craignant pas le *gros ouvrages*, selon leur futur état. Voilà ce que j'appelle " cultiver la graine " de la perle de l'Evangile !

* *
*

Mais savez-vous l'objection la plus formidable que l'on nous fait, un peu partout dans la province, au sujet de l'éducation à donner dans nos couvents de

campagne ? " Les parents n'en veulent pas ". Partout où la chose est essayée avec un peu de vigueur, les parents arrivent et disent aux religieuses, et pas toujours poliment : " On n'a pas mis nos filles au couvent pour leur faire montrer à travailler. On peut leur montrer ça à la maison. Si vous faites travailler ma fille, je l'oterai d'ici et je la metterai où elle apprendra à *pianoter*, à faire des roses *en cire* (!) des beaux rideaux en dentelle, pour gréer, prononcez *greillier*, notre salon, là *ousque* notre fille pourra recevoir ses cavaliers ! " Voulez-vous savoir ce que disent les bonnes *travaillantes* de la campagne, qui ont eu la faiblesse de faire *instruire* leurs enfants... à jouer du piano et à faire des roses en cire, etc ? Voici ce que j'ai entendu dire... de mes oreilles ! " Oh ! je n'ai plus la force de travailler comme autrefois. Je ne puis plus *tirer* huit vaches, faire du beurre quand la beurrerie se ferme, et ensuite, tout l'ouvrage de la maison ;—ça me fatigue trop ! je n'ai donc plus de beurre à vendre en hiver ". Mais, disait-on, pourquoi vos filles ne vous aident elles pas ? " Oh, mais elles sont trop *demoiselles* pour se mettre ainsi à la queue des vaches. Elles ont été au couvent ! " Et vos garçons ? " Eh bien,les garçons ont été au collège. Ils ont appris des professions. Mais les professions, ça ne paie plus, et le père est *ben* obligé de se saigner, comme il dit, pour leur aider à vivre en ville. Ca coûte si cher en ville. " Et, comment vont donc vos affaires ?—" Oh ça va *ben* mal. On est *ben* obligé d'*attaquer* le *bien*. Mais ça fera comme ça pourra,—nous n'en avons pas pour *ben* longtemps à vivre ! " Et c'est ainsi qu'un trop grand nombre de parents faibles ont élevé leurs enfants, leur donnant de fausses ambitions, une fausse éducation qui fera leur malheur, bien sûr, leur vie durante, et appauvrira d'autant la famille et la société ! Ce qui est encore plus désolant, c'est que ce faux système augmente au lieu de diminuer. Aussi à la campagne, les filles ne veulent plus traire les vaches ! C'est à peine si elles travailleront au jardin. Savez-vous pourquoi ? C'est que " ça fait enfler les mains et ça les noircit. On ne peut plus mettre ses beaux petits gants de " kid " ; puis les garçons n'aiment pas les filles qui ont les mains noires et rudes ! " Oh Dieu ! où allons-nous de ce train-là ? Où nous allons, mais c'est bien clair. Nous voyons tous les jours nos garçons d'habitant qui " partent pour les Etats ", nos filles, pour la ville et les fabriques. Et qu'y font-ils ? Ils s'achètent des beaux habits, des toilettes, des bijoux..... en cuivre plaqué ! Et après cela ? Oh bien, après cela, le moins on en parle, le mieux ça sera. Le père baisse le nez ; la mère passe les nuits à pleurer, et la vie devient bien triste, pour bien du monde !

*
* *

Voyons mes amis, vous voilà tous songeurs. Personne n'a ri de moi ; mais je vois ici certains pères de famille qui ont l'air de me dire que ce que je dis là est

par trop vrai. Courage donc, mes chers ouvriers ! Si vous avez une femme vraiment digne de vous, elle songera à l'avenir de ses enfants. Elle se dira qu'après tout, leur donner honnêtement le pain quotidien, leur montrer à travailler et à se tailler un avenir prospère par leur industrie, leur savoir-faire, leur travail, c'est en définitive... *le bonheur...*

Toi Baptiste, ne me ricane pas au nez comme cela. Oui, je le répète, le travail intelligent c'est le bonheur. Es-tu plus heureux quand tu flânes ? Ne sais-tu pas que " l'homme à été créé pour travailler, comme l'oiseau pour voler ". Que le bon Dieu veille sur chacun de nous jour et nuit ? Veiller jour et nuit, mais n'est-ce pas le plus difficile des travaux ? Oui, dis-tu, " mais le paradis terrestre ? " Le paradis terrestre a été créé pour que nos premiers parents y fussent heureux, " en le travaillant et le gardant. " C'est l'Ecriture sainte qui le dit en toutes lettres ! Et si ce travail obligatoire a cessé d'être fructueux, sans la sueur de nos fronts, tu le sais comme moi, Baptiste, c'est que nos premiers parents se sont révoltés. Ils voulaient être libres.... de faire le mal comme le bien !

Chers amis, apprenons donc à nos enfants que le bonheur terrestre réside uniquement dans le devoir accompli ! Cherchez tant que vous voudrez, vous ne trouverez nul part le bonheur ailleurs. Donc courage sur toute la ligne. Que la mère, que les enfants travaillent consciencieusement de leur mieux ; et je vous promets à tous que le bonheur le plus complet dans ce monde sera votre sort, si vous êtes en même temps de parfaits chrétiens !

* * *

J'espérais vous dire un mot ce soir des écoles modèles—oui vraiment modèles—pour les enfants de colons. J'ai eu le bonheur d'en visiter deux, en détail. Je sais qu'il en existe plusieurs dans la province. Malheureusement ce fait n'est pas assez connu. Je vous dirai franchement que ces écoles que j'ai vues, pour les enfants des colons, m'ont fait le plus grand plaisir. Je me suis dit, tout bonnement : " Voilà donc que de pauvres réligieuses ont trouvé le secret de former un bon nombre de futures femmes fortes de l'Evangile ". Mais bonsoir. A dimanche prochain !

DIXIÈME VEILLÉE

COLONISATION ET EDUCATION

Mes chers travailleurs.

Dans notre dernière veillée, j'ai promis de vous dire le plaisir que j'ai eu à visiter deux écoles, dans de nouvelles colonies. J'ai été vraiment émerveillé qu'on put faire tant de bien, dans des colonies fort peu peuplées et avec si peu d'argent.

Mais aussi qu'elles institutrices, quels dévouements ! Que ces femmes là ont de cœur ; combien elles aiment *le prochain* encore *plus qu'elles mêmes.*

Le colon est ordinairement, lui aussi, un homme de cœur, de dévouement. N'étant pas riche et connaissant les besoins des siens, il est toujours prêt à faire des sacrifices afin d'assurer l'avenir de ses enfants. Vous allez donc comprendre ce que je vais vous dire au sujet de l'éducation dont nos enfants,—les enfants des travailleurs — ont surtout besoin.

Rien ne me paraît plus important, plus essentiel, que de former surtout le cœur de nos enfants, leur faire aimer, si possible et d'un grand amour, le beau et le bien. Tous, tant que nous sommes, nous voulons être heureux ; nous cherchons partout et toujours le bonheur. Or, savez-vous qu'elles sont les personnes les plus heureuses ? Ce sont les plus dignes de respect, do véritable distinction, puisqu'elles savent se faire aimer de leurs semblables, en se donnant entièrement à leur service. Cherchez un peu et vous trouverez toujours que ces hommes, ces femmes de dévouement possèdent la véritable formation du cœur. Elles aiment surtout : Dieu, la patrie, leurs semblables. Savez-vous maintenant pourquoi ces personnes sont les plus heureuses des mortels ? C'est qu'elles sentent en elles et constamment la satisfaction bien grande d'être utiles à elles-mêmes, en l'étant surtout pour les autres. En un mot elles sont heureuses parce qu'elles font leur devoir !

*
* *

Mon pauvre Baptiste, te voilà encore de travers ! Tu me dis en ricanant, que la majorité *du peuple* ne chante plus sur ce ton là ! Eh bien, mon pauvre ami, sois sûr d'une chose. C'est que tous les peuples qui ont cessé de *chanter sur ce ton là* sont des peuples qui ont couru après la misère... et qui l'ont tout de suite ratrappée ! Demandons au contraire aux anciens parmi nous, si nos propres ancêtres n'étaient pas particulièrement heureux, dans leur modeste aisance ? Et si tu cherches ce qui faisait leur tranquillité, leur distinction ; en un mot leur bonheur terrestre, c'est que leur cœur avait été bien formé, par des mères vraiment chrétiennes, qui en avaient fait tout un peuple de bons chrétiens, de parfaits gentilhommes. C'est ainsi que les anglais qui s'étaient emparés du Canada et qui ne nous aimaient guère, étaient forcés, dans leur bonne foi, de désigner les Canadiens-Français.

*
* *

J'admets que les choses ont bien changé dans notre province ; que maintenant un trop grand nombre de compatriotes sont bien loin " d'aimer le prochain comme soi-même. " Quelles jalousies, grand Dieu ! quelle haine, déjà, contre ceux qui nous paraissent un peu mieux partagés que nous ! Où cela nous mènera-t-il, si pareil mal se généralise davantage dans notre province ? Cela nous

mènera, mes chers amis, au développement de plus en plus grand, de toutes les passions, de toutes les convoitises et, tôt ou tard, à la désorganisation sociale, aux pires révolutions, comme en France, en Italie et ailleurs.

Et le remède ? Oh, le remède est tout trouvé, si nous voulons seulement le prendre. Aimons, désirons de plus en plus des écoles vraiment religieuses, où l'on forme le cœur aussi bien que l'esprit des enfants ; où ceux-ci prendront, au lieu de le perdre, le goût du travail, selon leur état. Oui chers amis j'insiste sur ce point, du goût du travail selon son état. Surtout, que les fils de cultivateurs et d'ouvriers n'apprennent pas à dédaigner le travail manuel.

Nous en avons déjà bien assez de crève-faim, de jeunes gens qui ont honte de leurs parents, qui veulent faire les *messieurs* sans travailler, qui veulent dépenser de l'argent sans en gagner ! . . .

*
* *

Cela dit, mes bons amis, vous comprendrez mieux ce qui m'a charmé, dans les deux écoles de nouvelles colonies dont je veux vous parler. La premiere existe depuis une douzaine d'années, et voici son histoire. Le tout dévoué missionnaire chargé de cette colonie, située en plein bois, à trente lieues d'un chemin de fer, voyant combien ses colons étaient désireux de donner une bonne éducation à leurs enfants, malgré leur petit nombre, leur pauvreté, et les chemins presque impassables, d'un colon à l'autre, leur proposa de bâtir une très modeste école, à côté de la chapelle. Il se chargait de leur trouver un maître ou une maîtresse qui leur donnerait satisfaction. Tout le monde étant d'accord, et le moulin proche, le bois fut vite rendu sur place et la maison bâtie. Le missionnaire lui-même faisait l'école. Il la fit aussi longtemps qu'il le put. Les enfants apportaient leur diner, et à l'heure de la récréation, le missionnaire trouvait encore le moyen de les instruire, même dans leurs jeux. Quand l'école fut devenue très populaire, très aimée des parents et des enfants, le bon missionnaire qui ne pouvait plus suffire à la besogne eut une idée lumineuse. Il avait des amis, des connaissances qui s'intéressaient à cette colonie en particulier. Il alla quêter . . . des réligieuses pour faire l'école à sa place, et même pour prendre soin des plus jeunes enfants à l'école. Il fit si bien, la Providence aidant, qu'il en trouva. On ajouta un étage à l'école, on y bâtit une petite aile et bientôt trois religieuses missionnaires arrivèrent à travers la forêt, après un voyage d'une quarantaine de lieues.

Il fut entendu que les colons les plus éloignés amèneraient leurs enfants le lundi matin et viendraient les chercher le vendredi soir. Les petites filles couchaient à l'école, les petits garçons, chez un voisin complaisant. Evidemment, tout ce monde là était très à l'étroit ; mais chacun y mettait beaucoup de bonne volonté. Chacun apportait des provisions, pour les enfants et les religieuses, lesquelles savaient se

contenter du moins possible.

J'ai vu dans ses commencements cette école vraiment modèle. C'était le plus joli et le plus propret établissement à vingt lieues à la ronde. On y avait planté quelques arbres bien entretenus, quelques vignes rustiques, un jardinet des mieux réussi. En arrière, un pâturage et deux belles vaches grasses, excellentes laitières ; une petite porcherie, d'excellentes *pondeuses* et, si je m'en rappelle bien, quelques ruches d'abeilles. Le tout était soigné et entretenu en conscience. Depuis, j'ai souvent rêvé à cette école, et j'en ai souvent souhaité de pareilles à beaucoup de vieilles paroisses dans le pays !

*
* *

Aujourd'hui, quinze ans environ après l'ouverture de cette colonie, le chemin de fer n'est plus qu'à sept lieues, il sera bien vite rendu à cette magnifique colonie, laquelle promet de devenir un grand centre d'affaires.

Voilà ce qu'à pu faire un missionnaire absolument dévoué, aidé de colons particulièrement intelligents, et unis comme un seul homme, dans tout ce qui touchait aux intérêts véritables de la colonie. J'ai même eu le plaisir d'y assister à une séance du *Cercle agricole*, régulièrement organisé et en plein fonctionnement. Il y a de cela environ dix ans.

C'est dans le *Cercle agricole* que se discutaient et se mûrissaient toutes les œuvres d'intérêt général dans la colonie, aussi bien que les véritables progrès agricoles à y introduire.

Il va sans dire que de pareils hommes ne manquaient pas d'amis au dehors, et que les capitaux, à intérêts modérés, ne leur ont pas fait défaut, à cause des garanties excellentes qui étaient données, et de l'usage particulièrement sage et progressif qui en était fait.

Et voilà, pour la plus petite et la moins connue de ces deux merveilleuses écoles, absolument chrétiennes, modèles en tous points, et vraiment progressives.

*
* *

Vous voilà, mes bons amis, tout ébahis en apprenant que notre province de Québec possède de pareils établissements. Ecoutez bien maintenant ce que je vais vous dire de la seconde école de colonisation dont j'avais à vous parler.

Vous savez qu'aux Etats-Unis il y est constamment question du meilleur enseignement à donner à la jeunesse. Sans compter les dons vraiment princiers d'un bon nombre de millionnaires américains, désireux de laisser derrière eux une réputation de patriote vraiment éclairé, à des institutions d'enseignement qui portent leur nom, le gouvernement fédéral de Washington n'a pas menagé ses terres et son argent, en faveur de l'éducation. C'est par millions de piastres qu'il a doté le haut enseignement, dans toutes ses branches, et dans chacun des Etats Confédérés. Il va sans dire que beaucoup d'Américains ce vantent depuis longtemps de faire plus et mieux dans l'enseignement, que

tous les autres pays du monde. Or savez-vous ce que nous lisions l'autre jour, dans un journal anglais protestant ? Il y était question d'un établissement de haute éducation absolument modèle, la plus avancée à leur connaissance. Dans cette école, disent-ils, on y prépare les futures mères de famille de la manière la plus complète et la plus pratique, de telle sorte qu'en entrant en ménage, elles sont prêtes à faire sans retard la richesse de leurs maris et le bonheur de leurs familles. Il y est dit que toute jeune fille qui aura su profiter de l'enseignement qui lui aura été donné ne peut manquer de trouver de suite un excellent parti et que . . . Ecoutez-moi bien, s'il vous plaît.....il n'y aura plus de vieilles filles dans tous les environs de cette institution, car on viendra de bien loin se disputer les élèves dès leur sortie du couvent. Et savez vous comment les gens de Chicago ont découvert cette maison modèle d'éducation absolument complète et surtout d'une utilité incontestable ? Vous vous rappelez sans doute l'Exposition Universelle, tenue à Chicago ces années dernières. L'Institution en question y avait envoyé, tout comme la plupart des institutions du même genre, ses livres de classe, les cahiers des élèves, une description détaillée de tout le système d'éducation qu'on y donne. Elle avait envoyé de même des échantillons d'ouvrages que font régulièrement les élèves, sous la direction de leurs maitresses : des hardes, du linge de tout genre, des tapis de diverses espèces, etc. Tout cela a été étudié par une Commission spéciale, composé de personnes les plus marquantes en matière d'éducation et venues tout exprès de divers pays. L'ensemble de l'exposition en question a été jugé admirable et hors ligne.

En général les américains n'aiment pas à se faire battre à plate couture, surtout en matière aussi importante que l'éducation à donner aux futures mères de famille. Aussi envoya-t'on bientôt des personnes compétentes tout exprès, afin de visiter cette institution avec soin et constater de leurs yeux si elle méritait bien les grands éloges qu'on venait d'en faire officiellement. C'est à la suite de cette nouvelle enquête, faite sur les lieux même en prèsence des élèves, après avoir tout vu et tout examiné avec le plus grand soin, qu'un des plus grands journaux de Chicago a rendu un magnifique témoignage, en faveur de l'éducation à donner aux filles des colons du Lac St-Jean, par les dignes sœurs de Ste-Angèle, les directrices du modeste couvent de Roberval.

*
* *

En voilà assez pour aujourd'hui, mes bons amis. Il résulte de ce que je viens de vous dire qu'avec de l'intelligence, de la bonne volonté et surtout l'union des intéressés dans nos nouvelles colonies, il y a moyen de donner aux enfants l'éducation du cœur et de l'esprit, en rapport avec tous leurs besoins.

Bonsoir, pour aujourd'hui. J'espère revenir encore une fois,

afin de résumer tout ce qui a été dit dans nos veillées jusqu'ici. Après cela il faudra se dire adieu, au moins pour quelque temps. Encore une fois bonsoir.

ONZIÈME ET DERNIÈRE VEILLÉE

Mes chers travailleurs,

Résumons maintenant les principales questions que nous avons étudiées ensemble. Voyons d'abord ce qui a été écrit sur le sujet par les patriotes les plus distingués en matière de colonisation. Voici un extrait d'un grand travail publié en 1849. (1)

" De tous les modes de colonisation, le meilleur, le plus favorable à mon avis et le moins productif d'abus, est celui au moyen de société de colonisation telles que celles formées sur la rive sud du St-Laurent, pour l'établissement de quelques township du Saguenay. Les township accordés à ces associations, sont à frais communs ouverts et défrichés, pour ensuite être divisés entre les associés. L'association Hébert à laquelle ont été accordés les townships Métabetchouan et Labarre, dans le Saguenay, est une preuve de l'excellence de ce mode de colonisation.

Un nombre considérable de membres de cette association, sous la conduite de leur président, le digne abbé Hébert, curé de St-Paschal de Kamouraska, passent dans ces townships près de six mois chaque année, et s'emploient à ouvrir et à défricher le township Labarre qui maintenant est presqu'entièrement propre à la culture. Les dépenses de l'association sont payées à même le fond social ; tout y est règlé et conduit avec sagesse, prudence et économie. On n'a à redouter ni le monopole des marchands, ni la cupidité des spéculateurs isolés. Dans cette association, tous travaillent avec énergie, courage, union et accord au bien commun qui doit en définitive produire le bien individuel de chacun des associés.

" Je ne voudrais pas faire comprendre que le gouvernement dût aider et reconnaître la première société venue. Loin de là, je suis persuadé que toutes les associations de cette nature ne produiront pas un résultat aussi avantageux que les sociétés de colonisation à la tête desquelles sont les abbés Mailloux, Boucher et Hébert. (2). Je le dis franchement, je n'ai pas foi dans les protestations de philantrophie et de désintéressement formulées par certaines sociétés laïques formées pour la colonisation des terres incultes. Je suis convaincu et l'avenir

---

(1) " Le Saguenry en 1851. " pp. 124 et suivantes.

(2) Des Missionnaires dont les noms méritent d'être gravés en lettres d'or dans l'histoire de certe province ! U. A. C.

prouvera que je les ai bien jugés, que ces associations ne sont et ne seront que des sociétés de spéculateurs et d'agioteurs. Je n'ai foi qu'aux sociétés formées et dirigées par notre patriote clergé Canadien, sous les auspices de la Religion et de la Charité ; celles-là seules remplissent réellement et efficacement, à l'avantage du pays en général et des colons en particulier, les intentions bienveillantes du gouvernement provincial.Quant aux autres associations, je les regarde comme des moyens de spéculation, et elles sont considérées comme telles par les associés eux-mêmes.

" Il me paraît donc que le gouvernement et la Législature doivent prendre toutes les mesures possibles pour favoriser et encourager la formation d'associations de la nature de celles dont j'ai parlé plus haut. Ces associations multipliées, aidées et favorisées par le gouvernement seraient un remède efficace à cette fièvre d'émigration qui a déjà attiré l'attention sérieuse de notre législature. Offrez à notre jeunesse des moyens faciles d'ouvrir et de défricher les terres du Bas-Canada, diminuez autant que possible toutes les misères et les souffrances qui accompagnent nécessairement la formation de nouveaux établissements, et cette jeunesse ne sera pas tentée d'aller chercher à l'étranger des avantages qu'elle trouvera dans son pays natal.On dépense chaque année des sommes immenses pour la confection des travaux publics. C'est très bien. Mais, est-ce que la colonisation du pays n'est pas d'une aussi haute importance que la canalisation, la confection des chemins de fer ? Est-ce que ces deux objets ne peuvent marcher de pair ? S'il est vrai que les travaux publics doivent faciliter l'établissement des terres incultes, il est également vrai que la colonisation doit ajouter immensément aux revenus de ces travaux. Si donc la législature encourage et favorise les uns, elle doit nécessairement encourager et favoriser l'autre. "

*
* *

Voilà près de cinquante ans que ces choses sont écrites : N'est-ce pas qu'elles s'appliquent à nos besoins aujourd'hui, tout comme en 1849 ? Voici un autre témoignage qu'il importe de récueillir et d'utiliser :

Dans un grand discours prononcé à St-Roch de Québec en 1852 par M. Etienne Parent, d'heureuse mémoire, cet illustre patriote s'écriait : " Les terres n'ont de valeur qu'autant que les marchés sont accessibles. Dans le haut Canada, qu'on a sillonné de beaux chemins du sud au nord et de l'est à l'ouest,le colon se trouve mieux situé en payant 15 et 20 schellings l'acre pour ces terres, que celui du Bas-Canada en ne payant que deux schellings. Des chemins ! des chemins ! Voilà le cri qu'il faut faire raisonner, si nous ne voulons voir notre jeunesse gagner en foule les prairies de l'ouest. "

*
* *

Voilà, mes bons amis, la véritable clef du succès en colonisa-

tion : 1o Des sociétés sous le contrôle d'un clergé absolument dévoué, dirigées par des missionnaires choisis pour leurs aptitudes spéciales, auxquels on assure un appui complet et éclairé ; 2o Des chemins suffisants pour les besoins des colonies, permettant d'exploiter avec économie et profit des richesses forestières etc., qui jusqu'ici ont non-seulement été perdues entièrement, mais, qu'il a fallu détruire par des travaux énormes. Oui, répètons plus fort que jamais le cri d'Etienne Parent : " Des chemins ! des chemins ! "

Nos futures sociétés paieront facilement le meilleur système de voierie que les circonstances peuvent exiger, du moment qu'il y aura des produits forestiers à exploiter avec profit certain, en sus du coût complet de confection et d'entretien de pareils chemins.

*
* *

La confection de bons chemins et des travaux d'intérêt public pour la région à coloniser, mais voilà justement ce qu'il faut pour permettre aux travailleurs compétents, mais pauvres, de s'établir avec pleine garantie de succès dans nos nouvelles colonies. D'ailleurs, dans une société bien dirigée bon nombre de colons à l'aise trouveront avantageux et économique de faire faire d'avance par la société les premiers défrichements, etc., qui, leur permettront de s'établir sur leurs terres, avec leurs familles, sans les sacrifices de tous genres qui accompagnent, pour la femme et les enfants surtout, l'arrivée en plein bois, sans préparations suffisantes. Voilà donc autant d'ouvrage à faire, dont les colons pauvres pourront profiter.

*
* *

Quant aux sociétés de Colonisation à former, sur les principes développés plus haut, il nous semble qu'elles offriront des avantages tels que le gouvernement aura tout intérêt à leur confier exclusivement l'ouverture d'un territoire à coloniser, dans des conditions économiques mutuellement avantageuses. Car, ne l'oublions pas mes bons amis. Les gouvernements, les meilleurs au monde, ne peuvent donner que ce qu'ils possèdent. Or, comme ils n'ont pas de mines d'or et d'argent à leur disposition, ce qu'il donnent d'une main il sont bien forcés de le reprendre de l'autre, sous forme de taxes, d'intérêts à payer sur emprunts, frais d'administration, etc., etc. Donc, s'il nous faut obtenir beaucoup du gouvernement, pour les fins de colonisation, commençons par démontrer à toute évidence que le gouvernement, en enrichissant le colon et le pays, se remboursera dans un temps fixé, plus ou moins long, de toutes les avances qu'il aura faites. C'est à cette seule condition, ce nous semble que la Colonisation pourra marcher de l'avant rapidement, au profit de tout le pays, et sans sacrifices que les ressources de la province ne sauraient pas couvrir.

*
* *

Maintenant, mes bons amis, travailleurs, futurs colons, je

vous fais mes adieux. A mon âge surtout, on ne peut pas compter sur le lendemain. Mais si le bon Dieu me donne plus longtemps vie et santé, je jouirai infiniment de vos progrès et de votre travail patriotique et social, auquel je me joindrai de tout cœur,aussi longtemps qu'il me sera permis de le faire utilement.

Bonsoir et adieu ! A Dieu !

UN ANCIEN COLON.

St-Isidore, 15 mai 1897.

—— RÉSUMÉ ——

AVANT PROPOS—Colonisation raisonnée.

1ÈRE. VEILLÉE—Ses avantages ;—Facilités plus grande aujourd'hui qu'autrefois ;—Qualités qu'elle exige.

2ME. VEILLÉE—Concentration des forces ;—Groupement des colons ;—Centres les plus recherchés ;—Les absents, la *plaie* de la colonisation !

3ME. VEILLÉE—Les missionnaires colonisateurs ;—Explorations ;—Choix des lots ;—Esprit d'association ;—Réserves forestières, leur valeur éventuelle ;—Défrichements bien faits ;—Faire moins, faire mieux !

4ME. VEILLÉE—Réponses à une série d'objections.

5ME. VEILLÉE—L'union entre plusieurs amis, pour les premiers travaux ;—La maisonnette du colon ;—Premiers ensemencements ;—Importance d'un bon système de culture.

6ME. VEILLÉE—Les patates, les fèves, le blé-d'inde font la richesse du colon ;—Importance de semer des fourrages et herbages abondants et variés ;—Rotation suggérée ;—La chapelle du colon.

7ME. VEILLÉE—Travaux d'intérêt commun ;—Importance d'une bonne direction ;—L'Union en toutes choses ;—Le Cercle agricole ;—Beurrerie et fromagerie ;—La plaie des absents guérie ;—Un bon Conseil Municipal.

8ME. VEILLÉE—Importance des bons chemins ; Richesses à exploiter par un bon système de voirie ;—Moyens suggérés.

9ME. VEILLÉE—La femme du colon ;—Ce qu'elle doit être, pour elle-même, sa famille, la société.

10ME. VEILLÉE—L'éducation dans les nouvelles colonies.—Deux exemples à méditer.

11ME. VEILLÉE—Les sociétés de colonisation à imiter ;—Moyen d'aider le colon pauvre ;—Système suggeré ;—Adieux.